

PAULINE,

ou

LE CHATIMENT D'UNE MÈRE,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. FERDINAND LALOE ET F. LABROUSSE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 25 janvier 1841.

DISTRIBUTION :

AVOCAT.....	M. JERMA.	UN GARÇON D'HOTEL.....	M. FÉRELL.
LE, rentier.....	M. NESTOR.	PAULINE, femme de Debray.....	M ^{me} JOURDAIN.
ENNES.....	M. PERLIN.	HORTENSE, femme de Frémont...	V. KLOTZ.
ST.....	M. DANGLARD.	LA MÈRE MONNIER.....	DUBOIS.
RARD, curé.....	M. HELLARD.	M ^{me} JOUBERT.....	ALBERTY.
E MONNIER.....	M. HÉRET.	LOUISE.....	La petite FÉVÉRIER.
, domestique de Debray....	M. NÉRAUT.		

Le scene se passe : au premier acte, à Paris, chez Debray ; au deuxième, à Digne, dans l'hôtel de M^{me} Joubert ; au troisième, dans le village de Ferrières, en Touraine.

ACTE I.

Don. Porte au fond, portes latérales. — Au lever du rideau, Debray est assis à une table et range des papiers ; Frémont tient un journal, Pauline et Hortense travaillent à une broderie.

SCÈNE I.

AY, FRÉMONT, PAULINE, HORTENSE.

HORTENSE.
rien ! Frémont, tu n'as pas encore fini de journal ?

FRÉMONT.
! ma bonne, voilà !

DEBRAY.
à moi qu'il faut s'attaquer, Madame... ai reçue aujourd'hui sans quitter ni non code, mes dossiers, et je vais sortir on... sans galanterie.

HORTENSE.
pour vous, M. l'avocat aux grands succès vous excuse parfaitement de ne pas venir compagnie.

FRÉMONT.
ut au moment d'aller faire triompher uce et la vertu.

DEBRAY.
est pas ce qu'il y de plus facile dans noer, mon cher Frémont.

FRÉMONT.
la ne vous arrivait pas souvent, vous autres d'écouter...

DEBRAY.

Allons, si nos amis nous flattent, qui nous dira la vérité ? (Il se remet à ses notes.)

FRÉMONT, à Pauline.

Un vrai philosophe !..

PAULINE, souriant.

Oui...

FRÉMONT.

Dirait-on, à voir sa modestie, qu'il a conquis une des premières places de notre bureau ?

HORTENSE, à Pauline.

Ne trouves-tu pas que mon mari est plus fier des succès de M. Debray que M. Debray lui-même ?..

PAULINE.

Vous êtes de si bons amis tous deux !

HORTENSE.

Mon Dieu ! Pauline, de quel air mélancolique tu nous parles !.. Est-ce que tu n'aurais pas reçu des nouvelles de ta petite fille ?

PAULINE.

J'en reçois tous les deux jours, grâce à ce bon M. Hébrard, le curé... Il est pour ma chère Louise ce qu'il a été pour moi dans mon enfance... Lorsque les médecins m'ordonnèrent d'envoyer ma fille en Touraine, je ne m'y serais

pas décidée, si je n'avais su que M. Hébrard était là.

HORTENSE.

Oh ! tu pouvais te rassurer !. Le père et la mère Mounier qui gardent ta Louise n'avaient pas besoin d'un surveillant pour faire leur devoir.

PAULINE.

Tu as bien raison, Hortense.

DARBELLE, dans la coulisse.

Bieu !. très bien !..

FRÉMONT.

Tiens !.. voici l'ami Darbelle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DARBELLE.

DARBELLE.

Ah !.. votre serviteur, mesdames...

HORTENSE et PAULINE, saluant.

Monsieur...

DEBRAY.

A qui en avais-tu donc tout à l'heure?..

DARBELLE.

Eh ! parbleu ! à mon cousin l'officier, qui m'accompagne jusqu'à ta porte et qui ne veut pas entrer, sous prétexte que ma femme l'a chargé d'une commission... C'est singulier comme il se donne du mal pour faire les volontés de ma femme, le pauvre garçon ! Bonjour, Frémont... Mesdames, je vous porte mille compliments de M^{me} Darbelle...

PAULINE et HORTENSE.

Monsieur !..

DARBELLE.

Est-ce que le superbe de Varennes n'est pas venu vous présenter ses hommages?

PAULINE.

Non... non, Monsieur.

DARBELLE.

Tiens, j'avais cru le voir passer tout à l'heure dans son cabriolet... Si c'était lui, il allait dis-blement vite... Ces élégans du Jockey-Club brûlent le pavé à faire honte à la vapeur... Nous ne pouvons pas lutter avec eux, nous autres rentiers du troisième ordre... Mon cher Frémont...

FRÉMONT.

Nous irons peut-être plus long-temps.

DARBELLE.

C'est ce que je dis à ma femme ; elle ne veut pas me croire... Elle a des idées étonnantes, fantasmagoriques ; elle raille de tout ce qui est à la mode, de tout ce qui est excentrique... A part cela, c'est bien un véritable modèle de vertus domestiques...

DEBRAY, à part.

Pauvre Darbelle !

DARBELLE.

Aussi, pas de ménage plus uni, plus paisible que le nôtre... Elle est aimable avec tout le monde, Euphémie, excepté avec mon cousin l'officier... Nous étions ce matin à déjeuner... le pauvre garçon lui apporte un superbe bouquet... Elle n'a pas seulement eu l'air de le regarder...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Varennes !

DARBELLE.

Quand je disais que je l'avais rencontré dans le quartier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE VARENNES, tenant un bouquet. Debray quitte son bureau.

DE VARENNES.

Mesdames... M. Debray !..

DEBRAY.

Je vous salue, M. de Varennes !.

DE VARENNES, à Debray.

J'espère que vous ne vous êtes pas dérangé pour moi?..

DEBRAY.

Non, Monsieur... J'avais fini de mettre en ordre des notes qui m'étaient nécessaires, et me voilà prêt à aller bientôt livrer bataille...

DARBELLE, bas à Debray.

Dis donc, dis donc, il apporte aussi un bouquet ; c'est comme chez nous !..

DEBRAY, à part.

Voilà une singulière comparaison !..

DE VARENNES.

Madame Debray, me permettra-t-elle de lui offrir ces fleurs?..

PAULINE.

Monsieur... mais, sans doute...

DE VARENNES, bas, en lui remettant le bouquet.

Je reviendrai quand vous serez seule...

PAULINE, troublée.

Oh ! non... non, ne venez pas...

DE VARENNES, haut.

Si j'avais espéré trouver ici M^{me} Frémont, je ne serais pas venu avec un seul bouquet...

HORTENSE, riant.

Eh bien ! Monsieur, plus tard... j'attendrai...

DARBELLE, à de Varennes.

Eh bien ! jeune homme, les courses du Champ-de-Mars, les courses au clocher, les réunions fashionable, comment tout cela va-t-il?..

DE VARENNES.

A vous dire vrai, M. Darbelle, je suis fort arriéré...

DARBELLE.

Ah bah !..

DE VARENNES.

Oui, je me suis un peu retiré du monde... Les grandes soirées me fatiguent... l'Opéra m'ennuie, et puis j'ai des affaires... vrai... un procès pour lequel il faudra que je consulte M. Debray... Ce doit être drôle un procès... ce doit être amusant?... Je veux m'occuper de ce-là... j'irai tous les jours au Palais... je verrai plaider... je plaiderai moi-même, s'il le faut... Ça me changera, ça me distraira peut-être.

DARBELLE.

Bravo ! voilà la morale qu'il faut professer devant le célèbre avocat Debray !..

DEBRAY.

Comment ! mon cher Darbelle, mais je comprends très bien, et je ne désapprouve pas M. de Varennes, l'arrê que je plaide, il ne s'ensuit pas que je m'enveloppe d'une philosophie aussi noire que ma robe d'avocat. Que chacun

se donne du bonheur à sa manière, rien de mieux, pourvu qu'on respecte celui des autres.

DE VARENNES, à part.

Se douterait-il ?..

DARBELLE.

C'est bien dit... Ah ! ça, c'est aujourd'hui que se termine cette fameuse affaire ?..

DEBRAY.

Oui... tout à l'heure.

DARBELLE.

Je vais avec toi... Je veux être témoin de ton triomphe.

DEBRAY.

Et si je suis vaincu ?

DARBELLE.

Ce ne sera pas sans gloire !

DEBRAY.

Ao revoir, Pauline. (Il lui prend la main.) Voilà bien long-temps que je ne puis te voir à mon aise, rester un peu avec toi ! Mais que cela ne t'empêche pas de croire que je t'aime bien.

PAULINE.

Oui, Debray, oui.

DARBELLE.

M^{me} Debray, ma femme viendra bientôt vous faire une visite.

FRÉMONT, à part.

Pourvu qu'elle n'omène pas son cousin l'officier.

DEBRAY, bas à Pauline.

Et tu auras soin de faire dire que tu n'y es pas... (Haut.) Allons, me voilà forcé de vous quitter !.. Il faut que j'aille au Palais.

PAULINE, bas à de Varennes.

Sortez avec lui, je vous en prie.

DE VARENNES.

M. Debray, je vais avec vous... Je n'étais venu que pour vous présenter mes devoirs. Je reviendrai.

DEBRAY.

M^{me} Frémont, à bientôt, j'espère...

DARBELLE.

Je repasserais à la maison, parce qu'Euphémie pourrait s'inquiéter.

FRÉMONT.

Bonne chance pour ton procès !.. Nous nous reverrons ce soir.

(Debray sort suivi de Darbelle et de de Varennes ; celui-ci, en sortant, échange un regard avec Pauline.)

SCÈNE IV.

PAULINE, FRÉMONT, HORTENSE.

HORTENSE.

Ce cher Debray ! Si nous n'étions pas attendus à la pension de ma fille, nous serions allés l'entendre parler... N'est-ce pas, Frémont ?

FRÉMONT.

Certainement... (À Pauline.) Savez-vous que vous avez là un mari dont vous devez être fière ? Un avocat distingué !..

PAULINE.

Oui.

HORTENSE.

Et surtout aimant beaucoup sa femme !

PAULINE.

Oui... à sa manière.

FRÉMONT.

Comment ! à sa manière ?

PAULINE.

Sans doute... Je veux dire gravement, selon son caractère, enfin...

FRÉMONT.

Cela tient à sa profession, à ses travaux... Que voulez-vous ? on ne peut pas toujours avoir l'air gai, riant, quand on passe quelquefois des journées entières à feuilleter un tas de papiers tout remplis d'histoires de cours d'assises.

PAULINE.

Mais, M. Frémont, je ne me plains pas du caractère de M. Debray ; seulement, vous couviendrez qu'il est un peu froid, on peu austère...

FRÉMONT.

Ah bah ! ce n'est qu'en apparence, et qu'importe ! vous savez bien qu'il n'a qu'une pensée : votre bonheur ! cela doit suffire... Ce serait bien autre chose, en vérité, si vous aviez pour mari, un de ces jeunes gens qui souvent ne sont aimables qu'aux dépens des qualités réelles : des maris charmants qui s'amuse à partout, principalement hors de leur ménage... Mais lui, ce brave garçon de Debray, n'est-ce pas un plaisir de le voir, quand il a un moment de repos, là, avec vous, avec sa fille ? Il se montre bien alors ce qu'il est, le meilleur des hommes.

HORTENSE.

Oui, va... nous avons très bien réussi toutes deux à cette loterie du mariage. Frémont est un époux modeste, trop jouille pour être méchant une seconde dans sa vie... Il me donne bien un peu de mal quelquefois, quand il faut lui mettre sa cravate, qu'il ottoche toujours de travers...

FRÉMONT.

C'est si impatientant de mettre sa cravate !..

HORTENSE.

Mais il n'y a pas de bonheur parfait, même pour les rentiers. Quant à Debray, si je n'étais pas la femme de ce gros-là, je serais fière d'être la sienne.

FRÉMONT.

Oui, mais tu es la mienne.

HORTENSE.

Ah ça ! et ma fille qui nous attend !..

FRÉMONT.

Ah ! c'est vrai !.. pauvre petite chatte !

HORTENSE.

Nous reviendrons ce soir, comme c'est convenu.

PAULINE.

A ce soir.

HORTENSE.

Veuez-vous, monsieur mon mari ?

FRÉMONT.

Me voilà, ma femme.

HORTENSE, à Pauline.

Vois, comme il est obéissant ! toujours comme ça, ma chère ! (Tirant Pauline à part.) Qu'est-ce que tu as donc ? tu parais triste, préoccupée...

PAULINE.

Non, tu te trompes...

HORTENSE.

J'espère que tu me confieras tes chagrins, si tu en auras? Tu sais que je t'aime comme une sœur?

PAULINE.

Oui, Hortense, oui... Mais rassure-toi, je n'ai rien...

HORTENSE.

A la bonne heure! (Haut.) Allons, mon ange bouffi, votre bras... A tantôt, Pauline.

PAULINE.

A tantôt.

FRÉMY.

A revoir, M^{lle} Debray; nous allons prendre un cabriolet à quatre roues, pour aller plus vite.

SCÈNE V.

PAULINE, seule.

Seule enfin!.. Maintenant, tout le monde me gêne, me fatigue... Quand il n'est pas auprès de moi, lui, je voudrais toujours être seule, afin que rien ne pût me distraire de sa pensée... Il était là, tout à l'heure, et malgré mes frayeurs, sa présence me faisait du bien... J'étais heureuse de le savoir près de moi, tout en n'osant pas le regarder... Ah! si la destinée l'avait conduit près de moi, au fond de la Touraine, avant que ma main fût à un autre, combien j'aurais remercié le ciel!.. Il reviendra, m'a-t-il dit, il reviendra!.. Mais si on allait découvrir... si Debray... Ah! qu'il ne vienne pas! non... non!..

JULIEN, annonçant.

M. Hébrard.

PAULINE, étonnée.

M. Hébrard!..

SCÈNE VI.

PAULINE, LE CURÉ.

PAULINE.

Comment! vous à Paris, Monsieur?

LE CURÉ.

Oui, mon enfant; et je n'y suis pas venu seul; le père et la mère Monnier sont là qui me suivent.

PAULINE.

Grand Dieu! est-ce que ma fille?..

LE CURÉ.

Soyez tranquille... elle se porte à merveille... elle me remplace au presbytère, auprès de ma sœur, qui s'en est emparée, et qui vous la dispenserait, je crois... Ah! vous pensez, mon enfant, que s'il était arrivé malheur à votre petite Louise, nous serions venus vers vous sans trembler et sans pleurer?... Non pas... votre jolie fille se porte comme les anges du bon Dieu!

PAULINE.

Ah! merci, merci!.. Mais votre arrivée si inattendue, m'avait alarmée d'abord... Asseyez-vous là, M. Hébrard... là... Le père et la mère Monnier ne viennent donc pas?

LE CURÉ.

Ils n'auront pas osé entrer dans votre salon, vous en avez,

de sans faire un peu de toilette... Savez-vous qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vus? Et re cher Debray?

PAULINE.

Il est au palais.

LE CURÉ.

Bien!.. oh! j'ai de ses nouvelles par les journaux!.. Il fait son chemin honorablement, avec éclat... Allons, Pauline, j'ai eu la main heureuse de vous marier ensemble... Votre père, mon vieil ami, doit me sourire de là-haut!.. Eh! eh! ce n'est pas une petite affaire, que le mariage!.. Votre tante, avant de mourir, a vu l'orpheline confiée à un honnête homme, Dieu soit loué!.. En vous donnant à Debray, moi j'ai éprouvé presque du regret... c'était de l'égoïsme... Je vous aimais tant!.. Oui, j'en ai voulu à Debray, d'être venu vous enlever à la Touraine... Ah ça! nous allons l'emmener pour quelques jours...

PAULINE.

Comment?

LE CURÉ.

Oui, ma fille... Le père et la mère Monnier sont obligés de se trouver demain à Rouen, et j'ai songé à Debray, qui peut leur rendre un grand service.

PAULINE.

Qu'est-il donc arrivé, M. Hébrard?

LE CURÉ.

Eh! mon Dieu! un malheur. Pierre, le fils des braves gens, votre frère de lait, qui est en garnison à Rouen, s'est pris de querelle avec un sous-officier, il y a quelques jours... Il a mauvaise tête, ce garçon-là, autant qu'il a bon cœur... Il a été, je crois, jusqu'à lever la main. Les lois militaires vont vite; nous avons appris que Pierre allait être traduit devant un conseil de guerre...

PAULINE.

Ah! mon Dieu!

LE CURÉ.

Nous avons pensé à Debray, et nous sommes venus.

PAULINE.

Vous avez eu raison, Monsieur... Il se fera un devoir de vous accompagner, de défendre Pierre... Ces pauvres gens!

LE CURÉ.

Tenez, les voilà.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PÈRE ET LA MÈRE MONNIER.

PAULINE.

Venez donc, mes amis... Embrassez-moi, mère Monnier.

LA MÈRE MONNIER.

Ma chère dame...

LE PÈRE MONNIER.

Que le bon Dieu vous garde!

LA MÈRE MONNIER.

M. le Curé vous a bien dit que si nous avons laissé la petite demoiselle...

PAULINE.

Oui, ma bonne, et je sais tout le soin que

LE PÈRE MONNIER.

Il a fallu ce malheur !..

PAULINE.

Mes pauvres amis, j'ai appris la cause de votre arrivée, tous vos chagrins...

LA MÈRE MONNIER.

Ah ! ma bonne dame, il y a des moments où je voudrais être morte, si ce n'était pas l'idée que mon Pierre sera peut-être jugé innocent...

LE PÈRE MONNIER.

Allons, femme, faut pas se désoler... faut espérer.
(Il essuie une larme.)

PAULINE.

Sans doute, il faut espérer !.. Debray vous rendra votre fils !.. (Assise au milieu d'eux.) Que je suis donc contente de vous voir !.. J'irai bientôt en Touraine chercher ma petite Louise ; mais je passerai quelques jours près de vous.

LE PÈRE MONNIER.

Ce sera bien du bonheur pour le pays... Tout le monde vous aime bien, allez... Les vieux ne vous ont pas oubliée, et vous trouverez les jeunes grands et forts, que cela fait plaisir à voir.
(La porte s'ouvre, de Varennes paraît.)

PAULINE, à part.

C'est lui !.. Ah ! mon Dieu !..

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, DE VARENNES.

(De Varennes salue silencieusement Pauline. Le Curé, le père et la mère Monnier se sont levés.)

PAULINE, avec embarras.

M. Hébrard... monsieur est... une de nos connaissances... un de... nos amis.

LE CURÉ, saluant de Varennes.

Monsieur...

DE VARENNES, bas à Pauline.

J'espérais vous trouver seule...

PAULINE, de même.

De grâce, pas un mot, Monsieur !

(Le Curé est resté pensif.)

LE CURÉ.

Nous allons nous retirer, mon enfant... Je crois que le père et la mère Monnier ne seront pas fâchés de prendre un peu de repos, comme moi... d'autant plus qu'il faut se remettre en route dès ce soir... Aussitôt que mon ami Debray sera rentré, nous lui adresserons notre demande... Au revoir, ma fille !

PAULINE.

A bientôt, M. le Curé... A bientôt, mes amis ! (Elle sonne, Julien entre. A Julien.) Conduisez dans les deux chambres qui donnent sur le jardin.

SCÈNE IX.

PAULINE, DE VARENNES.

DE VARENNES.

Je le vois, Madame, ma présence vous a contrariée tout à l'heure... Pardonnez, mais je n'avais pu résister à mon impatience... Plus heureuse que moi, vous savez attendre ; vous aimez moins, et vous êtes plus calme !

PAULINE.

Plus calme, lorsque tout repos est perdu pour moi ! mais n'avez-vous pas compris cet embarras, ce trouble que j'ai dû éprouver, en présence de ceux qui étaient là tout à l'heure ? De braves gens qui m'ont vue tout enfant, un digne prêtre, devant lequel je n'osais lever la tête, car il représente pour moi Dieu et mon père !.. Plus calme, avez-vous dit ? non, plus inquiète, plus malheureuse !

DE VARENNES.

Malheureuse, Pauline !.. parce que vous avez écouté l'aveu de cet amour que vous m'avez inspiré ! Parce qu'une parole est sortie de votre bouche, pour aller à mon cœur ?

PAULINE.

Eh bien ! n'y a-t-il pas là tout ce qu'il fallait pour troubler le repos de ma vie ?.. Je ne sais, je suis livrée à de cruelles anxiétés... Il me semble à chaque instant qu'on va découvrir le secret que je n'ai pas en la force de renfermer dans mon âme... Et vous trouvez qu'elle aime moins que vous, la femme qui, par amour, s'est dévouée à de pénibles supplices ?

DE VARENNES.

Et moi, n'ai-je pas aussi mes chagrins et mes douleurs ? N'y a-t-il pas dans cette passion que vous m'avez inspirée, mille causes de tristesse, de ressentiment ?.. Je vous aime à fuir le monde qui me charmait, à me consacrer à vous tout entier, et tandis que je m'exile dans ma solitude, un autre est là, toujours là, près de vous !

PAULINE.

Oh ! ne prononcez pas son nom !.. Cet homme est bon, généreux, dévoué !

DE VARENNES.

Ne m'en parlez pas, si vous voulez que je renferme dans mon âme, tout ce que je ressens contre lui, pour m'avoir devancé auprès de vous.

PAULINE.

Où ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés trop tard ?

DE VARENNES.

Qu'importe, après tout, Pauline, puisque nous pouvons nous aimer encore !..

PAULINE.

Nous aimer ! quand je ne puis sans crime, entendre cette parole !.. Et, tenez, l'heure avance, ne restez pas plus long-temps... s'il revenait, s'il vous trouvait ici, comment expliqueriez-vous votre présence ?.. Éloignez-vous...

DE VARENNES.

C'est cela, nous voir toujours à la dérobée... céder la place à cet homme, qui a le droit, lui, de vous voir à toute heure !..

PAULINE.

Entendez-vous ?

DE VARENNES.

Eh bien ?

PAULINE.

C'est sa voix, c'est lui ! (Elle court à une fenêtre. Après avoir regardé.) C'est Debray !.. je suis perdue !

DE VARENNES.

Rassurez-vous... je trouverai un prétexte, une raison à ma présence, calmez-vous !

La fortune, l'illustration! c'est pour elle que je veux les obtenir!.. Ob! oui, elle comprend cela, je l'espère!.. et un autre ne s'est pas jeté entre nous, ce serait affreux!.. Allons, allons, Dieu me garde de ces désolantes pensées! Dieu nous conserve cette sainte union, sans laquelle toute mon existence serait flétrie!

(Pauline a ouvert la porte de sa chambre, elle hésite à avancer.)

PAULINE, à part.

Il est seul... je n'ose l'aborder!.. il le faut, pourtant!

(Elle fait quelques pas, Debray se retourne et l'aperçoit.)

SCÈNE XIII.

DEBRAY, PAULINE.

DEBRAY.

C'est toi, Pauline.

PAULINE.

Où, où... Debray...

DEBRAY.

Viens donc près de moi!.. (Elle s'approche, il lui prend la main.) Tout à l'heure j'ai frappé à la porte de ta chambre, tu ne m'as pas répondu.

PAULINE.

C'est que... je savais que tu n'étais pas seul... j'allais m'habiller, je ne pouvais paraître... Mon ami, M. Hébrard est là, avec le père et la mère Momoier.

DEBRAY.

Et tu ne m'en parais pas? et pourquoi donc sont-ils venus à Paris... Ma fille?

PAULINE.

Oh! ne crains rien! ils te diront pourquoi ils sont ici... Voilà M. Hébrard...

SCÈNE XIV.

DEBRAY, PAULINE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Ah! le voilà... bonjour, mon cher Debray...

DEBRAY.

Mon bon M. Hébrard!

LE CURÉ.

Ah ça! vous savez que je viens vous enlever la votre femme?

DEBRAY.

Mais pourquoi?

LE CURÉ.

Pour aller à Rennes, défendre le fils de ce pauvre Momoier... affaire d'indiscipline... J'ai laissé mon église à mon vicaire, et je me suis mis en route avec eux... Le reste de la paroisse est gai et content... ceux-là sont affligés, il fallait bien les accompagner...

DEBRAY.

Et moi, je suis prêt à vous suivre, quand vous voudrez.

LE CURÉ.

Mais il faut partir dès ce soir, mon ami.

DEBRAY.

Ce soir, puisqu'il le faut.

LE CURÉ.

A la bonne heure! que Dieu vous récompense par le succès!.. Eh bien! Pauline, qu'avez-vous

done?... c'est le départ de votre mari qui vous afflige?... il vous reviendra dans trois ou quatre jours... (Il se met entre eux et leur prend le bras.) Voyons, mes enfants... sommes-nous toujours bien heureux?

DEBRAY.

Sans doute, M. Hébrard,

LE CURÉ.

Et vous, Pauline?

PAULINE.

Moi? moi aussi, je suis heureuse.

LE CURÉ.

Je crois bien, un excellent mari, une petite fille, toute charmante... la fortune qui vient, la réputation de Debray qui grandit, votre affection mutuelle; que voulez-vous de plus, selon le monde?

DEBRAY.

Je ne désire rien, M. Hébrard, si Pauline est heureuse.

PAULINE.

Où, Debray, où... (A part.) Mon Dieu!

LE CURÉ.

Allons, Debray, je crois que vous n'êtes pas seulement heureux de vos succès au barreau... Quand un homme use sa vie dans la lutte, quand il combat au dehors, il appartient à la femme de le reposer par ses soins, de ses fatigues toujours renaissantes... C'est là votre devoir, Pauline, et vous n'y manquez pas, sans doute?

DEBRAY, à part.

Comme elle est agitée?... (Haut, à Hébrard.) Mon ami, je vais faire préparer une malle, et je reviens vous prendre...

LE CURÉ.

Allez, Debray, allez...

DEBRAY.

A bientôt!

(Il sort.)

SCÈNE XV.

LE CURÉ, PAULINE.

LE CURÉ, à part, après avoir réfléchi.

Il y a ici quelque douleur cachée!.. Je crains que le bonheur n'ait fui cette maison. (Allant à Pauline qui est restée rêveuse.) Mon enfant!

PAULINE.

M. Hébrard!

LE CURÉ, s'asseyant et lui prenant la main.

Pauline, vous souvenez-vous du jour où Debray vint demander votre main à votre tante?... J'étais là... Monsieur, lui dis-je, pendant de longues années, j'ai vécu avec le père de Pauline, dans une union toute fraternelle. En mourant, il me disait: Hébrard, aime-la pour moi, qu'elle ne verra plus!.. La promesse que j'avais à faire, partit du fond de mon cœur... Depuis, je me suis senti pour cette enfant, une affection profonde, paternelle... la voici qui va devenir votre épouse: soyez heureux par elle, et qu'elle soit heureuse par vous!

PAULINE.

Je m'en souviens, Monsieur...

LE CURÉ.

Eh bien! Pauline, mes vœux n'ont point été exaucés: vous n'êtes pas heureuse, mon enfant!

PAULINE.

Qui vous a dit...

LE CURÉ.

Personne, ma fille... mais j'ai une longue et triste expérience des douleurs humaines, tenez, voilà une larme qui s'échappe de votre paupière. Faut-il donc accuser Debray?..

PAULINE.

Oh ! non, non... il est toujours ce que vous l'avez connu... vous vous êtes trompé...

LE CURÉ.

Tu ne mentiras pas, a dit l'Évangile, que vous lisiez autrefois sur mes genoux... Il y a un secret au fond de votre cœur, Pauline... ne pouvez-vous me le confier ? Ne connaissez-vous pas mon indulgence ? Je ne suis point sévère, parce que je comprends tous les chagrins et toutes les douleurs...

PAULINE, à part.

Jamais, non, jamais ; je mourrais de honte à ses pleurs ! (Haut.) Je n'ai rien à vous dire, mon père, rien...

LE CURÉ.

Je n'ai pas le droit de vous forcer à un aveu, mon enfant !... quand vous voudrez, vous trouverez en moi un ami prêt à vous plaindre et à vous consoler... Mais, silence... voici Debray...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DEBRAY, avec un manteau sur son bras.

DEBRAY.

M. Hébrard... me voilà prêt.

HÉBRARD.

A merveille, mon ami, à merveille... Je vais me préparer.

JULIEN annonçant.

M. Darbelle, M. et M^{me} Frémont.

DEBRAY.

Ces pauvres amis qui viennent passer la soirée avec nous.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DARBELLE, FRÉMONT, HORTENSE.

FRÉMONT.

Que vient-on de nous apprendre ?

DARBELLE.

Comment ! tu pars ?..

HORTENSE.

Et vous n'en disiez rien ?

DEBRAY.

C'est que mon voyage s'est décidé brusquement... Mes amis, puisque vous voilà, vous tiendrez compagnie à ma femme.

HORTENSE.

Bien volontiers.

DARBELLE.

Mais où vas-tu donc comme ça ?

DEBRAY.

A Rouen.

DARBELLE.

Dis donc, ce farceur de de Varennes qui disait qu'il allait partir aussi,

DEBRAY.

Eh bien ?..

FRÉMONT.

Nous venons de nous croiser avec lui dans la rue...

DARBELLE.

Son voyage était une fable.

PAULINE, à part.

Grand Dieu !

DEBRAY, à part.

Un mensonge !.. Oh ! mes soupçons... mes soupçons !.. Et je partirais livré à mon incertitude... je partirais sans savoir...

JULIEN.

Monsieur, la voiture est en bas.

DEBRAY.

C'est bien.

LE CURÉ, entrant.

Venez, Debray ; vous le savez, la diligence n'attend personne...

FRÉMONT.

Nous aurons bien soin de votre petite femme pendant votre absence, n'est-ce pas, Hortense?..

DEBRAY.

Merci, mes amis, merci...

DARBELLE.

Adieu, Debray.

HORTENSE.

Vous reviendrez bientôt ?

DEBRAY.

Dans quelques jours. Adieu, adieu, mes amis. (Il embrasse Pauline, donne des poignées de main à Darbelle et à Frémont et sort avec Hébrard. On apporte des flambeaux.)

SCÈNE XVIII.

PAULINE, DARBELLE, FRÉMONT, HORTENSE.

DARBELLE.

Allons, que ce départ ne change rien à notre petite soirée... M^{me} Debray, chassez cette tristesse... Ah dame ! c'est comme Euphémie, quand je la quitte... Elle est toute bouleversée, cette chère petite femme !.. Sitôt qu'il est question de me mettre en voyage, elle se donne un mal, elle se tourmente pour tout disposer et pour que rien ne retarde mon départ !.. Quels soins pleins de douceurs !.. quelle affection constante, vigilante !.. Aussi, chacun lui rend bien justice, à cette chère petite femme, excepté, pourtant, mon cousin l'officier. Oh ! celui-là, il n'y a plus moyen de le faire revenir sur le compte de ma femme.

HORTENSE.

Tâchons d'égayer un peu cette pauvre Pauline...

PAULINE, à part.

S'il allait venir !..

DARBELLE.

Je propose une partie de dames... à Frémont.

HORTENSE.

Ce sera bien amusant pour nous !..

PAULINE.

Si tu veux, nous reprendrons notre broderie...

de ma maison?... Eh! qu'importe, mon Dieu! s'il y vient, tout est là!.. Malheur! malheur!.. J'étais trop heureux!.. Pauline!.. mon enfant! (Il essie une larme.) Et comment, jusqu'à ce jour, n'avais-je pas remarqué son air contraint en ma présence, son agitation à la vue de cet homme!.. Pauvre dupe, qui ne croyais pas avoir assez d'amour et de dévouement pour elle!.. Quel est donc ce bruit, à la porte du jardin?... Cet homme, c'est lui!.. c'est lui, oui!.. (Il court prendre des pistolets, qu'il avait déposés sur une chaise avec son manteau.) Si je le tuais, là, sur le seuil de cette porte qu'il va franchir, il emporterait un secret de tombe dans la tombe!.. Non!..

(Il sort par la porte du fond, qu'il referme. De Varennes arrive en scène par le cabinet de Debray.)

SCÈNE XXII.

DE VARENNES; puis PAULINE.

DE VARENNES.

Enfin! cette clé, dont je me suis adroitement emparé, m'a conduit jusqu'ici... il me fallait revoir Pauline! puisque le monde a mis une barrière entre nous, que l'amour soit plus puissant que les obstacles!.. Sa chambre est là... De la lumière!.. C'est moi, Arthur...

PAULINE, ouvrant la porte.

Vous! vous ici!..

DE VARENNES.

Où!.. et si vous m'aimez, vous ne m'accablerez pas de votre colère... Où, je suis venu, parce que j'ai pu venir sans que personne me vît entrer dans votre maison, parce que, Pauline, vous voir sans qu'il me soit permis de vous parler de mon amour, est un supplice que je ne pouvais supporter plus long-temps; parce qu'enfin, s'il l'avait fallu, j'aurais cent fois risqué ma vie pour avoir une heure, un instant, à passer là, seul près de vous!..

PAULINE.

Malheureuse!.. mais vous risquez mon honneur, ma réputation, celle de mon époux, le nom de ma fille elle-même!.. Éloignez-vous, Monsieur, éloignez-vous!.. Et si quelqu'un vous voyait sortir, vous ne me retrouveriez plus vivante!..

DE VARENNES.

Calmiez-vous, je vous en conjure, calmez-vous!.. Et pourquoi craindriez-vous même un soupçon?... personne n'a le secret de notre amour...

DEBRAY.

Excepté moi, Monsieur!..

PAULINE, tombant accablée.

Ah! lui! lui!..

DE VARENNES.

M. Debray!..

SCÈNE XXIII.

DE VARENNES, PAULINE, DEBRAY.

DEBRAY.

Silence! silence à tous deux! (Il va fermer, au verrou, la porte du fond.) Et priez Dieu qu'il ne vienne pour être témoin de ma honte.

DE VARENNES.

Monsieur!..

DEBRAY.

Que voulez-vous dire? quelques misérables mensonges, sans doute!.. Savez-vous, d'ailleurs, si je veux vous écouter, vous qui m'appartenez, vous que je puis tuer, car je puis vous tuer, Monsieur!.. (Il porte un pistolet à son front.) Ne dites pas une parole, Madame, car un mot de votre bouche, serait l'arrêt de sa mort!.. Et tenez, regardez-le, il le sait bien qu'il touche à un moment suprême... N'est-ce pas que l'adultère a ses moments de lâcheté, son heure d'épouvante?

DE VARENNES.

Lâche, lâche, non!.. Disposez de moi.

DEBRAY.

Qu'entendez-vous par-là?... Un duel? Et quand je vous tuerais, où serait la réparation? et si je succombais, que deviendrait ma fille, puisqu'elle vient de perdre sa mère!..

DE VARENNES.

Eh bien! que voulez-vous donc, Monsieur?... Je suis à vous.

PAULINE.

Mon Dieu! mon Dieu!.. (Se traînant aux genoux de Debray.) Ah! Monsieur!..

DEBRAY.

Ne craignez rien, Madame... Dites-moi seulement si vous trouvez une accusation à m'adresser? dites-moi si je ne vous ai pas entourée sans cesse d'amour et de dévouement? dites-moi si c'est par ma faute, que vous êtes tombée dans cet abîme!..

PAULINE.

Non! non!..

DEBRAY.

Eh bien! alors, vous venez de vous condamner vous-même, vous venez de vous faire justice!..

PAULINE.

Point de pitié, Monsieur... soit! mais je ne suis pas coupable au point de ne pas oser lever les yeux jusqu'à vous.

DEBRAY.

Qu'allez-vous me dire? que vous l'aimez seulement! soit donc! Mais vous ne pouvez vivre loin de celui que vous aimez, près de moi que vous n'aimez pas, près de votre fille qui pouvait être là, lorsque cet homme est venu... Allons, Madame, tout est fini entre nous.

PAULINE.

Ah! je vous en supplie, révoquez cet arrêt... Oh! oe me privez pas de mon cofort!

DEBRAY.

Votre enfant!.. je l'élèverai à prier pour sa mère; oui, pour elle, pour elle seule! je veillerai à ce que le monde ne vous accuse pas, mais vous vivrez séparée d'elle, car je m'éloigne de vous.

PAULINE.

Tuez-moi donc, Monsieur!..

DEBRAY.

Non, Madame, vous y vivrez. (Avec attendrissement.) Malheureuse! malheureuse! que vous aie-je donc fait, pour fouler ainsi à vos pieds, le repos de toute ma vie, le bonheur auquel je croyais. (A de Varennes.) Passez, Monsieur, car vous sortez avec moi!..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle commune dans un hôtel.

SCÈNE I.

M^{me} JOUBERT, JEAN, DOMESTIQUES.

(Un domestique range, un autre arrive portant des lettres, un troisième met en ordre divers paquets.)

M^{me} JOUBERT.

Allons, voyons, dépêchons-nous!.. Bientôt sept heures, la diligence de Paris ne va pas tarder à arriver... Jean, tu sais qu'il ne me reste plus que deux chambres; quand elles seront occupées, les voyageurs qui viendront aux bains de Dieppe pourront se loger autre part que chez M^{me} Joubert... Pour qui ces lettres-là?... (Elle les prend et regarde la suscription.) M. Duval... quand il rentrera: cet homme-là se promène toujours!.. M. Debray... M^{me} Frémont... Porte ces deux-là tout de suite, Jean!.. Voilà de braves gens comme je voudrais en loger toujours!.. Et ce brave homme de curé, qui est avec eux!..

JEAN.

J'ai remis les lettres, bourgeoisie.

M^{me} JOUBERT.

C'est bon, Jean, voilà la diligence: cours au bureau; et ne prends pas de force les voyageurs pour les faire venir ici... Je n'ai pas besoin de leur arracher la redingote comme on fait au Soleil-d'Or... Tu sais que M. Debray a recommandé pour sa petite demoiselle.

JEAN.

Où, bourgeoisie... soyez tranquille...

SCÈNE II.

M^{me} JOUBERT, DARBELLE.

(Darbelle entre embarrassé de paquets et suivi d'un domestique également chargé.)

DARBELLE.

Bonjour, Madame...

M^{me} JOUBERT.

Votre servante, Monsieur...

DARBELLE.

Faites-moi le plaisir de ne pas dire mon nom tout haut...

M^{me} JOUBERT.

Il faudrait le savoir d'abord, Monsieur...

DARBELLE.

Vous le saurez, que cela ne vous inquiète pas; je ne voyage pas clandestinement... (Au domestique.) Doucement, mon garçon, doucement!.. ces paquets-là demandent des égards... M. Debray loge ici, n'est-ce pas, Madame?..

M^{me} JOUBERT.

Où, Monsieur...

DARBELLE.

C'est ça... Voilà la cause de mon incognito... Vous saurez que M. Debray est mon ami, mon ami intime... Le pauvre garçon! il est à cent lieues de m'attendre... je veux lui faire une surprise... je veux paraître devant lui, tout installé, en robe

de chambre... nous allons rire! Où est son appartement?..

M^{me} JOUBERT.

Là, Monsieur...

DARBELLE.

C'est bon... alors, donnez-moi celui-là, en face...

M^{me} JOUBERT.

Impossible, Monsieur; il est occupé par une dame, arrivée d'hier soir...

DARBELLE.

Une dame!.. jeune?..

M^{me} JOUBERT.

Je le pense, Monsieur.

DARBELLE.

Jolie?..

M^{me} JOUBERT.

Je n'en sais rien...

DARBELLE.

Comment! vous n'en savez rien?..

M^{me} JOUBERT.

Ma foi, non, Monsieur, vu qu'elle n'a pas levé son voile, et qu'elle n'a pas encore appelé, ce matin.

DARBELLE.

Tiens! Encore une surprise peut-être... Eh! eh! eh! je crois que je vais m'amuser à Dieppe... mon cousin a eu une bonne idée... Et où me placez-vous, M^{me} l'hôtesse?

M^{me} JOUBERT.

Au premier, Monsieur, nne vue superbe!..

DARBELLE.

A la bonne heure!.. mais surtout de la discrétion, vous savez?..

M^{me} JOUBERT.

Soyez tranquille, Monsieur... Quel nom vais-je inscrire sur mon registre, s'il vous plaît?

DARBELLE.

Darbelle, rentier, marié... et vacciné... c'est, peut-être bon à savoir, dans un port de mer.

M^{me} JOUBERT.

Suffit, Monsieur, je vais vous conduire.

DARBELLE.

Venez, Madame, venez que je prépare ma surprise!..

SCÈNE III.

HORTENSE, PAULINE.

(Hortense sort de l'appartement à gauche, s'assure qu'il n'y a personne, traverse la scène et va frapper à la porte de droite; Pauline sort avec précaution.)

PAULINE, se jetant dans les bras d'Hortense.
Hortense!..

HORTENSE.

Que je suis heureuse de te revoir!..

PAULINE.

Ah! que tu es bonne, que je te remercie... tu ne t'es pas éloignée de moi, toi!.. tu es restée

HORTENSE.
Et pourquoi pas? Pauvre Pauline, va!.. je t'aime mieux que jamais, puisque tu souffres!..

PAULINE.
Mais si quelqu'un venait?..

HORTENSE.
Sois tranquille... Debray et Frémont ne sortiront pas de sitôt; quant aux gens de l'hôtel, eh bien! qu'y aurait-il de surprenant pour eux à voir deux femmes causer ensemble?..

PAULINE.
Tu as donc reçu ma lettre?

HORTENSE.
Et tu n'as pas attendu ma réponse pour te mettre en route...

PAULINE.
Non, non!.. je n'ai pu maîtriser mon impatience... J'ai voulu revoir mon enfant, la revoir à tout prix, et je suis partie... Bessée seule, depuis ce moment fatal où Debray s'éloigna de moi, j'ai vécu dans les larmes et le désespoir... J'ai voulu retourner en Touraine et je n'osais m'y montrer, car il me semblait que chacun savait... Non, j'ai été accueillie avec amitié, avec respect, et j'ai sougé à toute la générosité de Debray... Il ne m'a pas accusée... Oh! j'ai bien appris tout ce que vaut son cœur; et dans le mien l'amour! oui l'amour s'est éveillé pour lui... J'ai su que vous étiez à Dieppe... Chaque jour, à chaque instant, j'avais à lutter contre un désir impérieux de courir auprès de ma fille, et je n'ai pas eu la force de combattre plus longtemps... Je suis venue! Que je la voie, que je la presse dans mes bras! ah! il me faut ce moment de bonheur maternel pour me faire supporter mon existence désormais condamnée!..

HORTENSE.
Eh bien! Pauline, calme-toi, tu la verras... mais, il faut agir avec prudence...

PAULINE.
Oui, je comprends; Debray ne veut pas, ne consentirait point... inflexible, inflexible!

HORTENSE.
Qui sait, Pauline, peut-être l'avenir...

PAULINE.
Ah! je n'ai pas le droit de me plaindre... mais le châtiement est bien terrible, mon Dieu! il me croit plus coupable que je ne le suis.

HORTENSE.
Il te plaint, Pauline, mais...

PAULINE.
Croit-il donc que j'aie profité de cette triste liberté qu'il m'a faite pour me livrer à ce fatal amour?.. Non, Hortense, j'ai vu de Varennes à mes pieds, me suppliant de l'écouter, et j'ai pris la fuite, et j'ai juré qu'entre nous, tout était fini!.. tout!.. Oui, je l'ai fui pour toujours, et, depuis, le souvenir du passé, du temps où j'étais heureuse près de Debray, près de mon enfant, de vous tous enfin, m'a livrée à des regrets bien amers!.. Faudra-t-il donc vivre toujours ainsi, mon Dieu?.. Tu es mère comme moi, Hortense, et si on te privait de ton enfant... Ah! c'est affreux!..

HORTENSE.
Courage, Pauline; tu sais combien je t'aime, combien je voudrais te voir heureuse!.. Allons, tu verras ta fille, j'obtiens cela... je le veux!

PAULINE.
Eh! mon Dieu! il ne faut pas se désespérer!.. Quand Debray saura que tu as fui de Varennes... Ecoute moi, ce matin même, je commencerai l'attaque... Ne sors pas de ta chambre sans que je t'aie avertie, je te ferai voir ta petite Louise... de loin, d'abord... Surtout qu'on ne t'en sache pas ici, jusqu'à un moment plus favorable.

PAULINE.
Oui! oui!.. l'hôte même m'a à peine vue, et je prendrai toutes les précautions possibles...

HORTENSE.
Bien! bien!.. et maintenant, rentre dans ta chambre, et bon espoir!..

PAULINE.
Ah! que je t'aime!

HORTENSE.
Et moi, Pauline!
(Elles s'embrassent. Pauline rentre dans sa chambre.)

SCENE IV.

HORTENSE, DEBRAY, FRÉMONT,
LOUISE.

DEBRAY, entre tristement, et l'air souffrant; il tient son enfant par la main.

M. Hébrard ne sort pas avec nous, Frémont?

FRÉMONT.
Non... et d'ailleurs, s'il sort, ce sera pour aller à l'église; nous autres, nous allons sur les galets.

DEBRAY.
J'ai été bien aise de le voir venir nous retrouver à Dieppe, ce bon curé; il y a dans la sérénité de son visage, dans sa bonté si affectueuse, quelque chose qui vous repose et vous fait du bien... Que faisiez-vous donc là, madame Frémont?

HORTENSE.
Moi? rien... je vous attendais... Eh bien! Louise, viens donc m'embrasser!.. Chère petite!..

LOUISE, bas à Hortense.
Demandez donc à papa, quand maman viendra.

HORTENSE.
Pourquoi ne lui demandez-tu pas?

LOUISE.
C'est que la dernière fois, il ne m'a pas répondu; et puis, il avait l'air tout chagrin...

DEBRAY.
Qu'est-ce qu'elle vous dit donc, M^{me} Frémont?

HORTENSE, bas à Louise.
Dis-lui.

LOUISE.
Je demandais quand maman viendrait?

DEBRAY.
Mon enfant, tu sais bien qu'elle est en Touraine... elle ne peut venir encore... plus tard... (L'enfant va dans les bras d'Hortense, et pleure.) Frémont, voilà ce qui me tue... Il faut mentir à cette pauvre enfant, tromper son cœur! c'est horrible!.. Oh! si cette malheureuse femme avait voulu, si elle avait su résister...

FRÉMONT.
Eh bien! mon ami, puisqu'elle ne pouvait être pardonnée, souvenez-vous que vous êtes

père... reprenez-vous donc à la vie... Vous vous laissez dominer par le chagrin...

DEBRAY.

Et croyez-vous donc que je vais me poser en héros, lorsque mon cœur est brisé? pour-quoi? pour aller au barreau, parler, discuter, plaider, que m'importe?... Tôt ou tard, d'ailleurs, tout sera connu... j'ai pris l'avance... Quand le ridicule de mari trompé me viendra publiquement, je serai caché dans ma solitude, et nul n'aura le plaisir de me regarder avec ironie!..

HORTENSE, qui s'est approchée.

Vous avez dit que tout serait connu... Mais vous avez caché ce secret qui n'est connu que de nous... Et Pauline a su se mettre à l'abri des accusations du monde...

DEBRAY.

Et lui!.. lui!.. n'a-t-il pas une bonne fortune à publier... bonne fortune, en effet!.. Trois existences flétries, foulées aux pieds!.. Ah! sans cette enfant qui est là, je l'aurais tué, ou il m'aurait tué, cet homme!.. Pardon, mes amis, vous avez voulu m'accompagner, et je vous prouve ma reconnaissance, par cette tristesse que je vous fais partager!.. Pardon! c'est maintenant que je sais combien elle était aimée. Allons, venez-vous?... Viens, mon enfant!.. (Il embrasse sa fille avec transport.) Vous ne sortez pas de si bonne heure, n'est-ce pas, madame Frémont?

HORTENSE.

Je vous rejoindrai... Je vous rejoindrai.

FRÉMONT, bas à Hortense.

Je ne veux plus, je ne dois plus le quitter!.. Pauvre Debray!..

(Au moment où Debray, Frémont et l'enfant vont sortir, Darbelle entre brusquement.)

DARBELLE.

Alte-là!

DEBRAY, FRÉMONT et HORTENSE.

Darbelle!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DARBELLE.

DARBELLE.

Ah! me voilà!..

FRÉMONT.

Au diable! si nous vous attendions!

DARBELLE.

J'ai voulu vous faire une surprise.

FRÉMONT.

Nous voilà bien agréablement surpris.

HORTENSE.

Vous êtes toujours le même, M. Darbelle.

DARBELLE.

Ah! vous me flâtiez, M^{me} Frémont.

FRÉMONT, à part.

Il prend ça pour un compliment.

DARBELLE, à Debray.

Et ta femme?

HORTENSE, vivement.

Elle est en Touraine.

DARBELLE.

En Touraine?... Sais-tu bien, Debray, que nous sommes faits pour nous rencontrer en

tout!.. Ma femme est à Paris, moi, je suis à Dieppe; tu es à Dieppe, ta femme est en Touraine... Eh! eh! eh! nous rions de ça, quand nous serons tous réunis... Savez-vous que je m'ennuyais de ne pas vous voir! ah! mais, j'en déprimais... J'aime tant ce cher Debray! si bien que mon cousin l'officier, ce pauvre garçon, a fini par me dire : Mais aller donc vous promener... vous distraire.

FRÉMONT.

En voilà un qui prend soin de votre santé... il vous envoie promener.

DARBELLE, riant.

C'est vrai. Mais où donc voulez-vous que j'aille? lui répondis-je, à mon cousin l'officier; si encore je pouvais découvrir Debray... On ne sait pas ce qu'il est devenu, depuis cette affaire d'indiscipline, qu'il est allé plaider victorieusement à Rouen. Tout Paris ne comprend rien à son absence mystérieuse. Il a si bien fait, mon cousin l'officier, qu'il a découvert que tu étais à Dieppe, et je suis parti malgré les larmes de ma bonne petite femme.

FRÉMONT, riant.

Vraiment, elle a pleuré?

DARBELLE.

Elle est très sensible, Euphémie. 'A Debray.' Comme m'a l'air triste?

DEBRAY.

Non, non...

HORTENSE, à part.

Nous avions bien besoin de ce bavard.

DARBELLE.

Ah ça! est-ce qu'on s'ennuie à Dieppe, par hasard? au bord de la mer, sur le rivage de l'Océan!.. mais je prétends m'amuser beaucoup... J'ai bien fait de venir, à ce que je vois, pour vous égayer un peu... Ce cher Debray, ce brave Frémont, cette charmante M^{me} Frémont! mais pourquoi donc M^{me} Debray n'est-elle pas ici?..

HORTENSE.

Parce qu'elle est en Touraine, M. Darbelle.

FRÉMONT.

Elle ne peut pas être ici et en Touraine.

DARBELLE.

C'est une excellente raison, je comprends.

FRÉMONT, à part.

C'est heureux. (Haut.) Partons-nous?

DEBRAY.

Partons!

DARBELLE.

Où allez-vous donc?

FRÉMONT.

Nous promener sur les galets.

DARBELLE.

J'en suis, pardieu! j'en suis... j'ai soif de la mer... j'ai soif des galets... (A Hortense.) Qu'a donc Debray? Ah! j'y songe, l'absence de sa femme! Excellente idée! je vais lui en parler, moi, de sa femme, ça lui fera plaisir... (Il sort en fredonnant.) Eh bien! ils sont partis.

SCÈNE VI.

HORTENSE, puis PAULINE.

HORTENSE.

Voilà un personnage que je ne serais pas fi-

chée de savoir de l'autre côté de la mer!.. Et ou accuse les femmes d'être bavardes!.. je ne sais pourquoi, mais il me ferait aimer son cousin l'officier... quant à sa femme, j'ai idée que Dieu lui pardonnera.

PAULINE.

Eh bien ! Hortense... ils sont partis, partons aussi, viens.

HORTENSE.

Oui, Pauline... tu sais ce que je t'ai promis... à ton tour, promets-moi d'être calme, d'écouter mes conseils, de m'obéir enfin...

PAULINE.

Oui, je t'obéirai, oui...

HORTENSE.

Qu'as-tu donc, Pauline ?

PAULINE.

Rien, ce n'est rien... l'émotion... C'est que, tout à l'heure, j'étais là dans ma chambre, le visage contre cette porte, et j'ai pu voir... je l'ai vue, ma fille !.. quand tu la tenais dans tes bras, toi, si heureuse !.. Oh ! mon Dieu ! si près d'elle et séparée par un abîme !.. C'est égal, cela m'a fait du bien, de la regarder !.. Il y avait si long-temps que je ne l'avais vue... vous avez bien fait de rester là quelques instans... Mais je n'étais plus contre la porte, quand on l'a emmenée et qu'elle est sortie avec son père, son père, qui a l'air si triste !.. Un nuage avait, tout-à-coup, passé devant mes yeux, j'ai senti mes genoux se dérober sous moi !.. j'ai craint qu'il ne sortit un cri du fond de mon âme, et je suis allée tomber à genoux au fond de la chambre, priant Dieu d'avoir pitié de moi !..

HORTENSE.

Allons, Pauline, allons !.. suis-moi... tu vas la revoir... mais de loin, il le faut... et plus tard... Eh bien ! espère...

PAULINE.

Tu supplieras Debray qu'il me laisse l'embrasser... il le faut, il le faut !.. et puis, je m'écouterai, je partirai... Parle-t-elle de moi, se souvient-elle de moi ?

HORTENSE.

Oui, oui !..

PAULINE.

Merci, mon Dieu !.. merci !

HORTENSE.

Par ici !

(Elles sortent par une porte de côté.)

SCÈNE VII.

M^{ME} JOUBERT, UN DOMESTIQUE.

M^{ME} JOUBERT.

Voilà M. Debray et sa société sortis... vas ranger leur appartement, allons, vite !

L'E DOMESTIQUE.

Oui, Madame... (Il entre à gauche.)

M^{ME} JOUBERT.

Ah ça ! il paraît que cette dame se lève tard où qu'elle n'aime guère à voir du monde... elle n'a pas encore appelé... Je suis assez curieuse de la voir... j'ai envie de frapper à sa porte et de lui demander... Au fait, non... ça n'aurait qu'à ne pas lui convenir... respectons les voyageurs.

SCÈNE VIII.

M^{ME} JOUBERT, DE VARENNES, JEAN.

JEAN.

Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur...

M^{ME} JOUBERT.

Qu'est-ce que c'est ?..

JEAN.

Un monsieur, qui vient loger ici...

M^{ME} JOUBERT.

Votre servante, Monsieur...

DE VARENNES.

Bonjour, Madame : vous avez une chambre à me donner, m'a-t-on dit ?

M^{ME} JOUBERT.

Oui, Monsieur, c'est la dernière qui me reste... mais ce n'est pas la moins agréable... une superbe !.. Voulez-vous la voir, Monsieur ?

DE VARENNES.

C'est inutile... puisque vous n'avez plus que celle-là, il faut bien qu'elle me convienne.

M^{ME} JOUBERT.

Monsieur raisonne parfaitement juste... Votre chambre va être prête dans un instant, Monsieur.

DE VARENNES.

C'est bien, Madame...

SCÈNE IX.

DE VARENNES, seul.

Une chambre !.. Je m'arrange pour rester ici, et il en sera ce qu'il en a été pour toutes les villes où m'a conduit mon impatience inquiète. Je me lasserai bientôt de Dieppe, comme je me suis lassé des pays que j'ai parcourus... C'est que, maintenant, une seule pensée me domine : la retrouver, la revoir !.. Que sera-t-elle devenue ?.. Elle a disparu, et toutes mes recherches sont demeurées inutiles ; mon amour s'en est encore augmenté, et j'ai juré que je la retrouverais !.. Mais c'est en vain que j'ai parcouru la France, m'arrêtant à l'indice le plus léger, et me livrant à des espérances à chaque instant trompées. Pauline ! Pauline !.. Ils avaient raison, ceux que je ne voulais pas écouter et qui me disaient : Tu te laisseras égarer à un amour qui changera ton insondable tristesse. (Le curé entre par la porte à gauche de l'acteur.) Grand Dieu ! ce prêtre !.. Oui, je ne me trompe pas !.. Ah !

SCÈNE X.

DE VARENNES, LE CURÉ.

LE CURÉ, à part.

'Eh quoi ! ce jeune botume est ici ?..

DE VARENNES, à part.

Oui, je saurai par lui... (ils se saluent.) Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer une fois à Paris.

LE CURÉ.

Je vous reconnais parfaitement, Monsieur... et, qu'il me soit permis de vous le dire avec franchise, votre présence à Dieppe... (ils se regardent.) Je sais tout, Monsieur !..

DE VARENNES, à part.

Elle est ici, peut-être...

LE CURÉ.

Excusez-moi, Monsieur, si j'ose vous demander quel motif vous amène dans cet hôtel?..

DE VARENNES.

Je n'y suis venu que pour quelques instans... Un ami... qui m'attendait...

LE CURÉ, à part.

Debray ne rentrera pas encore... (Haut.) Vous comprenez, n'est-ce pas, que ce n'est point une vaine curiosité qui m'a fait vous interroger ainsi?..

DE VARENNES.

Où, Monsieur...

LE CURÉ.

Je songe à ceux qui souffrent par vous, et que vous ne devez ni chercher ni trouver désormais...

DE VARENNES.

Je souffre aussi, moi!..

LE CURÉ.

Je vous plains... Toute passion violente et comptable porte en elle-même le trouble, qui est un châtiment... Mais, Monsieur, vous êtes jeune, le monde vous est ouvert, et vous pouvez vous distraire du passé en regardant l'avenir... J'en sais d'autres, moi, dont tout le bonheur était dans cette union que les lois resserrent et que l'Eglise sanctifie... Quoi qu'il advienne, mon Dieu! le bonheur est désormais perdu pour eux, et la douleur retombera jusque sur leur enfant!.. Ah! Monsieur, c'est vous surtout qui devez les plaindre... et les fuir, car c'est par vous que leur vie s'est désenchantée!.. Je ne vous accuse pas, je ne vous blâme pas, je n'en ai point le droit; mais je vous parle ainsi, parce que j'ai vu conler des larmes et complot de cruelles blessures au cœur de mes aînés.

DE VARENNES.

J'apprécie votre langage, Monsieur, et je vous écoute avec respect... mais mon existence est allée se heurter contre une passion dont je ne suis plus maître.

LE CURÉ.

Ce n'est pas ainsi qu'on doit parler quand on a du courage et une faute à réparer... oui, une faute, puisque vous ne vous êtes pas arrêté autrefois au seuil de cette maison où le malheur est entré avec vous!.. Eh quoi! voudriez-vous encore la poursuivre de vos supplications, cette malheureuse femme qui expie dans les larmes cette passion dont elle fut complice?... Voudriez-vous affronter les regards de celui qui peut vous demander un compte si sévère devant les hommes et devant Dieu?... Non, vous m'écoutez, car je vous parle comme vous eût parlé le père de cette infortunée!.. Ah! Monsieur, n'entraidez pas la bonté de Dieu, qui, peut-être un jour, réconciliera ces deux époux qui gémissent d'être séparés!.. Si quelqu'un se jette entre eux, que ce soit leur enfant, ange d'innocence qui les fera tomber dans les bras l'un de l'autre! Allez, allez!.. ne les cherchez plus, fuyez-les, fuyez-les!.. Monsieur, les passions mauvaises satisfaites portent en elles le désespoir et le remords; les passions mauvaises vaincues donnent à l'âme la force et la sérénité!..

DE VARENNES.

Oni, Monsieur, vous dites vrai, je vous crois et vous m'avez ému... mais cette lutte où vous voulez que je m'engage, cette lutte, pourrai-je la soutenir... quand mon cœur est rempli... Tenez, je vous l'avoue, je l'ai cherchée partout... sans pouvoir la rejoindre... je voulais la retrouver, et puis mourir, s'il l'avait fallu.

LE CURÉ.

Mourir!.. Et votre mère!.. Songez à elle, vous serez plus fort pour le combat... Un jour, peut-être, vous passerez par mon presbytère; vous me raconterez ce que vous aurez fait, ce que vous aurez souffert... Vous me direz: Maintenant je suis calme, merci à vous, qui m'avez rendu la paix du cœur!.. Et nos mains se serront comme en ce moment où nous allons nous séparer, où nous allons sortir de cette maison pour prendre chacun notre chemin, vous vers le monde, moi, vers l'Eglise, où je prierai pour vous!..

DE VARENNES.

Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, Monsieur!..

LE CURÉ.

Oh! c'est bien! c'est bien!.. (A part.) Et, maintenant, je vais veiller à ce que Debray ne vienne pas!.. (Haut.) Adieu! adieu!.. Vous partez?..

DE VARENNES.

Oui, Monsieur, oui.

LE CURÉ, sortant.

Dieu soit loué!..

SCÈNE XI.

DE VARENNES, puis DARBELLE.

DE VARENNES.

Non, je n'ai pu résister aux paroles de ce di-gue prêtre; ma conscience était d'accord avec son langage, et je veux essayer...

DARBELLE, entrant vivement.

Qu'ils se promènent tant qu'ils voudront!.. Je n'en puis plus et j'ai une faim!.. (Apercevant de Varennes.) En croirai-je mes yeux? De Varennes!

DE VARENNES.

Darbelle!

DARBELLE.

C'est de la féerie, c'est de la magie!.. Comme on se retrouve!.. vous êtes à Dieppe?..

DE VARENNES.

Oni, mais je vais partir... Un mot à dire pour une chambre que j'avais prise, et je monte en voiture....

DARBELLE.

Allons donc, allons donc!.. vous ne sortirez pas!.. On ne part pas, à l'heure qu'il est; il n'y a plus de diligence; et j'ai une question des navires à votre service, et ils ne remontent pas jusqu'à Paris!..

DE VARENNES, à lui-même.

Je serais forcé d'attendre jusqu'à demain!

DARBELLE.

Et demain nous verrons... En attendant, où iriez-vous loger? Les hôtels sont pleins, les hô-

iels réorgéont... Gardez votre chambre... puis-
que vous êtes assez heureux pour en avoir
une..

DE VARENNES, à part.

Au fait, jusqu'à ce que je parte...

DARRELLE.

Vous en aller en sornois, ce serait joli!
Ah! ça, quoi de nouveau, belin?... Les amours?
Faisons-nous toujours des victimes?... Vous me
contrez tout ça, n'est-ce pas?... Pardien!
quoique je sois marié, je sais fort bien de quoi
est capable un joli cavalier comme vous..

DE VARENNES.

Oui, oui, je sais que vous êtes très fin.

DARRELLE.

J'en ai tant fait quand j'étais garçon!.. A
propos de garçon... (Appelant.) Garçon!

JEAN.

Voilà, Monsieur!

DARRELLE.

Vite! qu'on nous serve à déjeuner, dans ma
chambre.

JEAN.

Oui, Monsieur... (Il sort.)

DARRELLE.

Allons! allons!

DE VARENNES.

Il faut bien le suivre!..

DARRELLE.

Par-là... Passez devant... Je ne veux pas que
vous m'échappiez!..

SCÈNE XII.

HORTENSE, PAULINE, entrant rapidement.

HORTENSE.

Allons... Il était temps!.. nous pouvions être
surprises... Ils ne vont pas tarder à revenir...

PAULINE.

Ah! mon Dieu! que j'étais heureuse à la voir
courir sur la grève!.. Hortense, tu m'as pro-
mis de parler à Debray... Debray!.. Que je
tienne mon enfant dans mes bras une minute
seulement, et je m'éloignerai, j'obéirai dans
tout ce qu'on m'ordonnera... Mais si j'étais con-
damnée à ne jamais revoir ma fille que de loin,
à la dérober, comme tout à l'heure, l'indif-
férence pour sa mère lui viendrait, et bientôt
l'oubli!.. l'oubli, grand Dieu! pour sa mère!..

HORTENSE.

Il faut que tu rentres dans ta chambre, Pau-
line... Ne tarde pas davantage... On vient...
Va!.. va!

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DEBRAY, LOUISE, FRÉMONT.

HORTENSE.

Ah! vous voilà!.. bien fatigués, n'est-ce pas?

FRÉMONT.

Mais assez rouillée cela... et je vous avoue que
je vais me reposer un peu, en attendant le dé-
jeuner.

LOUISE, à Hortense.

Pourquoi n'êtes-vous pas venue? Si vous sa-

viez comme je me suis amusée! N'est-ce pas,
papa?

DEBRAY.

Oui, ma fille, oui, ma chère enfant! Mainte-
nant, va préparer tes leçons; tu sais que M. Hé-
brard et moi, nous voulons que tu travailles?..

LOUISE.

Oui, père, j'y vais.

FRÉMONT.

Ah! c'est cela, viens, je vais te conduire, moi.

LOUISE.

Oh! M. Frémont, qui en est si las qu'il ne
peut pas marcher!..

FRÉMONT.

Eh bien! je vais m'appuyer sur toi, petite es-
piègle! Allons, allons, viens, je vais te conter
Peau d'âne ou *Percinet*.

(Il sort avec l'enfant. Debray et Hortense restent
seuls.)

DEBRAY, à part.

C'est singulier! si je ne savais pas que M^{me} Fré-
mont n'est point sortie... l'autre fou que je suis!..

SCÈNE XIV.

DEBRAY, HORTENSE.

HORTENSE.

A quoi pensez-vous donc?..

DEBRAY.

Vous ne le devinez pas?... Vous savez bien
quelles peuvent être mes pensées, vous qui me
comprenez, ma chère M^{me} Frémont! Croyez-
vous donc que j'aie pu passer si rapidement du
bonheur au chagrin sans me courber sous ce
cruel contraste? En vérité, j'avais de l'orgueil
autrefois: je me croyais fort pour le malheur: je
suis bien faible! Je ne veux pas vous le cacher à
vous, son amie, la mienne, je me souviens d'elle,
et je ne puis l'oublier!.. (Pause.) Est-ce que vous
n'êtes pas sortie, ce matin?..

HORTENSE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

DEBRAY.

C'est une bizarrerie de mon imagination; il
m'avait semblé vous voir... de loin...

HORTENSE.

Seule?

DEBRAY.

Non... c'était donc vous?..

HORTENSE.

Pourquoi vous aurais-je suivi, et avec qui?..

DEBRAY.

Je ne sais... vous avez raison!.. vous seriez
venue nous retrouver...

HORTENSE.

A moins, pourtant, c'est une supposition, que
la personne qui aurait été avec moi n'eût pas
voulu... n'eût osé... aller vers vous...

DEBRAY, souriant.

Mon humeur est-elle si changée qu'on ne
puisse m'aborder?

HORTENSE.

Oh! dites-moi la vérité: Vous pensez quel-
quefois qu'il y a une pauvre mère, privée de
son enfant, reléguée loin de son mari, qui souf-
fre de ne plus les voir, et qui pourrait bien,

l'infortunée, se hasarder à les suivre de loin...
ne fût-ce que pour les regarder un instant?..

DEBRAY.

Que dites-vous là?

HORTENSE.

Eh mon Dieu! ce que je ferais, moi, si on m'avait séparée de ma fille!.. Je sais qu'elle est à Paris et que je puis la retrouver en quelques heures, si je veux; malgré cela, je souffre de son absence!.. Que pensez-vous donc qu'éprouve une malheureuse mère à qui on a dit : Fais à ta fille un éternel adieu!.. C'est bien triste, Debray... c'est bien triste!.. Et tout cela, ce martyre, pour une faute moins grave qu'on ne le croit, pour une faute qu'on déplore et qu'on expie par des larmes!..

DEBRAY.

Une faute qui a tué le repos d'un père, l'avenir d'un enfant, peut-être!.. ne me parlez pas d'elle!..

HORTENSE.

Et qui vous en parlera, si ce n'est moi, qui sais que vous ne pouvez l'oublier et qu'elle est encore digne de tout votre pardon!.. Tenez, vous avez beau dire, elle a sa place dans votre cœur... Eh mon Dieu! si, comme tant d'autres, elle avait eu la science du mal, elle s'y serait prise de manière à cacher sa faute à tous les yeux... elle aurait eu cette prudence, cette réserve que donne l'habitude... C'est alors, surtout, qu'elle aurait été coupable! Oh! je ne veux pas l'excuser tout-à-fait... mais son illusion est tombée, mon ami... oui, elle est rentrée dans la route qu'elle avait toujours suivie!..

DEBRAY.

Vous êtes une amie indulgente, Hortense.

HORTENSE.

Je suis juste aussi!.. fût-elle coupable, je la plaindrais peut-être... peut-être même l'aimerais-je encore, mais je ne vous parlerais pas comme je le fais... elle n'a été qu'égarée, entraînée...

DEBRAY.

Mais un époux ne perd pas ses droits, un père écarté de sa fille un dangereux exemple, un homme ne peut vivre à côté de celle dont l'amour est à un autre!..

HORTENSE.

Mais, vous ne savez donc pas que priver une mère de son enfant, c'est la tuer!.. Oh! si, si, vous le comprenez, vous qui aimez tant votre petite Louise!.. Je vous dis qu'une mère ne peut pas vivre sans son enfant, c'est impossible!.. et Pauline se meurt de ce chagrin-là?..

DEBRAY, vivement.

Qui vous a dit?..

HORTENSE.

Eh! personne... c'est moi-même qui l'ai vue.

DEBRAY.

Vous l'avez vue?..

HORTENSE.

Et je l'ai embrassée, et j'ai pleuré avec elle!.. N'allez-vous pas me renvoyer aussi, pour me punir?.. J'ai essayé de la consoler; je lui ai promis qu'elle embrasserait son enfant... Et cela, parce que je connais, parce que je sais que vous ne voulez pas la faire mourir de chagrin.

DEBRAY.

Non, non... elle verra sa fille... oui, plus tard!..

HORTENSE.

Plus tard!.. ce bonheur-là ne se diffère pas, entendez-vous? surtout quand on l'a si rhématiquement acheté!.. il faut qu'elle la voie bientôt, aujourd'hui!

DEBRAY.

Aujourd'hui?..

HORTENSE.

Certainement, puisqu'elle est ici!..

(Elle ouvre la porte.)

DEBRAY.

Ici!.. ici!.. mon Dieu!..

HORTENSE.

Près de nous!.. tenez la voilà!.. et je vous laisse!..

SCÈNE XV.

DEBRAY, PAULINE.

(Pauline fait quelques pas et s'appuie tristement au dos d'un fauteuil, Debray la regarde un instant en silence.)

DEBRAY.

Asseyez-vous, Pauline...

PAULINE.

Cette douceur me fait plus de mal que ne m'en eût fait sa colère...

DEBRAY.

Avez-vous dit votre nom en entrant ici?

PAULINE.

Je ne l'ai pas osé, je ne le devais pas!..

DEBRAY.

Vous le pouviez, cependant... En nous séparant, nous avons pris l'engagement de couvrir par le silence ce qui s'était passé, voilà tout!.. Vous avez voulu revoir votre enfant?..

PAULINE.

Oui, Monsieur, et j'avais craint que ce désir fût repoussé... Merçi d'avoir cédé à ma prière, merci!..

DEBRAY.

Je ne veux pas vous séparer de votre enfant sans vous laisser quelquefois, au moins, arriver jusqu'à elle... je sais combien vous l'aimez!.. Mais votre situation est difficile... nous ne pouvons habiter sous le même toit, et il faut user de misérables mensonges pour justifier aux yeux du monde cet éloignement de l'un à l'autre... Nous nous entendrons pour cela, je l'espère...

PAULINE.

Je ferai ce que vous voudrez...

DEBRAY.

Retournerez-vous en Touraine?..

PAULINE.

Oui.

DEBRAY.

Alors, vous partirez avec M. Hébrard... Quant à notre enfant, mon projet est de la conduire dans la pension où est la fille de Frémont... les portes vous en seront toujours ouvertes quand vous voudrez...

PAULINE.

Elle est bien jeune encore...

DEBRAY.

C'est vrai... mais je ne puis l'emmener avec moi, je vais entreprendre un voyage...

PAULINE, tombant assise et accablée.

Ah ! j'oubliais que je ne compte plus pour elle !..

DEBRAY, courant à elle.

Qu'avez-vous, Pauline, qu'avez-vous ?..

PAULINE.

Rien !.. rien !..

DEBRAY.

Qui nous aurait dit que nous serions si malheureux, un jour ?.. Oh ! ce n'est pas un reproche, c'est un regret vers le passé !

PAULINE.

Regrets pour vous, remords pour moi qui ai tout détruit, votre bonheur, le mien !.. Ah ! que vous êtes vengé, et que je me sens cruellement punie à vous voir si bon, si généreux !..

DEBRAY.

N'est-ce donc pas ainsi que vous m'aviez jugé autrefois ?

PAULINE.

Toujours !.. vous voyez bien qu'il y a eu fatalité !.. Ah !.. que je suis coupable, puisque je ne puis me dire que je vous aie méconnu un instant !..

DEBRAY.

Mais... tu ne m'aimais pas !.. mais tu croyais que mon cœur était froid... que mon âme était fermée à de chaleureux sentiments !.. Oh ! que tu te trompais, Pauline, et tu vois bien que tu m'avais méconnu !..

PAULINE.

Oui, j'étais insensée !.. oui j'aurais dû tomber à vos genoux, et vous dire : Prenez pitié de folles et malheureuses pensées qui peu à peu me détournent de vous !.. Protégez-moi de votre affection, de votre bonté, de votre indulgence !.. Et vous m'auriez sauvée ! et je serais heureuse encore !..

DEBRAY.

Et depuis notre séparation, vous ne l'avez jamais rencontré, cet homme ?

PAULINE.

Jamais.

DEBRAY.

Il ne vous a pas suivie ?

PAULINE.

Je vous le jure !..

DEBRAY.

Pauline !..

(Il lui prend la main.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HORTENSE, LE CURÉ, LOUISE, DE VARENNES, puis ; DARBELLE.

HORTENSE.

Mais, arrivez donc, M. Hébrard !.. tenez !.. regardez !

LE CURÉ.

Grand Dieu !

PAULINE.

Ma fille !.. mon enfant !..

LE CURÉ, prenant la main de Debray et l'amenant près de Pauline.

Bien, mon ami ! bien ! Dieu vous récompensera par le bonheur !..

DEBRAY.

Pauline !..

PAULINE.

Debray !..

(Ils vont se jeter dans les bras l'un de l'autre, lorsque Darbelle paraît amenant de Varennes.)

DARBELLE.

Arrivez donc, M. de Varennes.

DEBRAY.

De Varennes ici !.. Oh ! vous m'aviez encore trompé !..

PAULINE, tombant accablée.

Malheureuse ! malheureuse !

DEBRAY.

Lui !..

LE CURÉ et HORTENSE.

Grand Dieu !..

DARBELLE, à part.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? ils n'ont pas l'air agréablement surpris !..

DEBRAY, à Hortense.

Hortense, emmenez cet enfant, emmenez-la afin qu'elle ne voie pas rougir sa mère !.. (Hortense sort avec l'enfant, à Pauline qui paraît anéantie.) Adieu, Madame !.. adieu !..

LE CURÉ, à de Varennes.

Monsieur, que tout ceci retombe sur vous ! ce sera justice.

ACTE III.

Le village de Ferrières. — A droite de l'acteur, la ferme du père Monnier; à gauche, la grille et l'avenue de la maison de Debray; au fond, le presbytère.

SCÈNE I.

PAULINE, seule.

C'est bien ici la ferme du père Monnier... La grille, l'avenue, et là-bas, le château... Du monde dans l'avenue... (Se cachant.) Il ne faut pas qu'on me voie !... Hortense ! Debray, Monsieur Frémont... Est-ce mon souvenir qui leur donne cette tristesse ?... Ils s'éloignent, et mon enfant, mon enfant n'est pas avec eux... La voici... mon Dieu ! la voici près de moi... seule ! Elle s'arrête... Oh ! j'entends la voix pas bien, maintenant... (Laisse échapper un cri.) Louise ! elle m'a entendue... elle s'approche... elle me regarde... Faut-il fuir !... non, je n'en ai pas le courage... il y a si long-temps que je ne l'ai vue ! Louise ! mon enfant ! viens, viens... Elle a peur, elle ne m'a pas reconnue ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle n'a pas reconnu sa mère ! Oh ! c'est là le coup le plus funeste, c'est le malheur qui va frapper le plus avant dans mon âme ! Mes genoux fléchissent... je me sens faible à ne pouvoir me soutenir.

(Elle s'appuie contre la grille, et tombe.)

SCÈNE II.

PAULINE, LE PÈRE ET LA MÈRE MONNIER.

LE PÈRE MONNIER, sortant de la ferme.

Allons, femme, tu sais qu'un se lève de bonne heure, chez M. Debray... Faut y passer en allant aux champs.

LA MÈRE MONNIER.

Où, notre homme, où... Ah ! mon Dieu !

LE PÈRE MONNIER.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?..

LA MÈRE MONNIER, désignant Pauline.

Regarde donc, là, cette femme...

LE PÈRE MONNIER.

C'est ma foi vrai... morte, peut-être ?

LA MÈRE MONNIER.

Voyons.

LE PÈRE MONNIER.

Ah mon Dieu ! femme, c'est M^{lle} Debray !..

LA MÈRE MONNIER, courant près de lui.

M^{lle} Debray ! Jésus ! dans quel état cette pauvre chère dame... sans connaissance !

LE PÈRE MONNIER.

Faut la porter bien vite au château.

LA MÈRE MONNIER.

Où, not' homme, où...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE.

Pauline ! Pauline !

LA MÈRE MONNIER.

Hélas ! ma chère dame ! elle ne répond pas... Nous allions la porter au château.

HORTENSE.

Non, non... (Elle pose la tête de Pauline, sur ses genoux.) Pauline ! c'est moi, ton amie, Hortense... (A part.) Que n'aurais-je venue plus tôt... (Haut.) Mes amis, en ce moment, M^{lle} Debray ne peut se retirer que dans votre ferme... je vous expliquerai pourquoi, plus tard.

LE PÈRE MONNIER.

Oh ! Madame, pas besoin d'explications, nous ferons ce que vous voudrez... vous savez bien que nous aimons M^{lle} Debray, ni plus ni moins que si elle était notre enfant.

HORTENSE.

Elle revient à elle.

PAULINE.

Hortense ! Hortense ! (Au père et à la mère Monnier.) Mes amis... (Bas à Hortense.) Qui t'a dit que j'étais ici ?..

HORTENSE.

Oh ! je t'avais vue, je t'avais reconnue, si loin que nous fussions... viens, viens dans la ferme.

PAULINE.

Oh ! que personne ne sache...

HORTENSE.

Père Monnier, restez là un moment, et si on me cherchait, si on me demandait au château, vous diriez... que j'y suis sans doute rentrée par l'autre avenue.

LE PÈRE MONNIER.

Où, Madame, où...

HORTENSE, à Pauline.

Viens... appuie-toi sur la mère Monnier et sur moi...

PAULINE.

Où... je suis si faible ! Bonne Hortense ! (Jetant un regard vers la grille.) Elle n'a pas reconnu sa mère !

(Elles entrent dans la ferme, le père Monnier les accompagne jusqu'à la porte et reste en scène.)

SCÈNE IV.

LE PÈRE MONNIER, puis LE CURÉ.

LE PÈRE MONNIER.

Si M. Debray venait par ici, et que l'idée lui prit d'entrer dans la ferme, ça serait difficile de lui cacher... Mais non... il n'y est pas venu une seule fois, depuis qu'il est à Ferrières... il nous dit bonjour, quand il nous voit sur le pas de la porte, voilà tout... Ce n'est pas comme dans le temps, le pauvre cher homme ! Il est triste, à présent, et n'aime guère à jaser... Tiens, voilà M. Hébrard qui sort du presbytère... Il vient par ici,

LE CURÉ.

Bonjour, mon ami...

LE PÈRE MONNIER.

Saluez bien, M. le Curé.

LE CURÉ.

Qu'avez-vous donc, père Monnier ? vous paraissiez triste, préoccupé... Voyons, est-ce que vous avez des secrets pour moi ?

LE PÈRE MONNIER.

Non, M. le Curé, non... On peut bien se confier à vous, qui êtes de bon conseil et qui lui êtes si attaché, d'ailleurs...

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il, père Monnier.

LE PÈRE MONNIER.

Eh bien, M. Hébrard, M^{me} Debray est ici...

LE CURÉ.

M^{me} Debray !

LE PÈRE MONNIER.

Elle est dans la ferme... Nous allions au château, avec ma femme, quand nous l'avons vue, là ; elle était par terre, sans connaissance... M^{me} Frémont est arrivée, et nous a dit que c'était dans la ferme qu'il fallait conduire M^{me} Debray.

LE CURÉ.

Mon Dieu !

LE PÈRE MONNIER.

Si vous saviez comme elle est changée, cette chère dame ! ça fait pitié à voir ! J'ai pensé que je pouvais bien vous dire ce qui est arrivé, à vous, M. le Curé.

LE CURÉ.

Oui, père Monnier, moi, vous avez bien fait de me prévenir... Voyez-vous, il y a entre M^{me} Debray et son mari une mésintelligence qui ne durera pas, je l'espère, une petite brouille ; vous savez que cela arrive quelquefois dans les ménages, n'est-ce pas ?

LE PÈRE MONNIER.

Certes, oui, M. le Curé, c'est donc pour ça que M. Debray est si malheureux ! pauvre cher homme ! On dirait qu'il a vieilli de vingt ans.

LE CURÉ.

M. et M^{me} Debray ne tarderont pas à se réconcilier... Vous savez combien ils s'aimaient, tous deux... allons, venez... je veux la voir. (Il se dirige vers la ferme.) M^{me} Frémont !

HORTENSE, qui est sortie de la ferme.

M. Hébrard !

SCÈNE V.

LE CURÉ, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous alliez entrer dans la ferme ?..

LE CURÉ.

En effet.

HORTENSE.

Vous savez donc...

LE CURÉ.

Je sais qu'elle est là... Le père Monnier a fait cette confidence à ma vieille amitié...

HORTENSE.

Ah ! M. Hébrard, vous serez effrayé en voyant la pleur qui couvre son visage.

LE CURÉ.

Après cette malheureuse rencontre à Dieppe, elle s'était retirée à Paris, dans une maison où de saintes femmes s'appliquaient à la consoler... Pourquoi en est-elle sortie ?..

HORTENSE.

Hélas ! M. Hébrard, j'allai la voir, il y a quelques temps, et je reculai à sa vue, car le chagrin lui a porté de cruelles atteintes. Je la priai de faire un voyage, afin de rétablir sa santé, et elle consentit à aller passer un mois auprès de ma mère, qui est à Marseille... Je la croyais dans cette ville, lorsque ce matin elle est arrivée ici, comme vous savez... J'ai voulu revoir mon enfant, m'a-t-elle dit tout à l'heure, et j'ai passé par Ferrières, car Dieu sait si j'y reviendrai jamais !.. En voyant ses larmes, M. Hébrard, je n'ai pas eu le courage de la blâmer.

LE CURÉ.

Et Debray ?

HORTENSE.

Il ne parle jamais d'elle, mais il ne l'a pas oubliée... Il faut que je vous quitte et que je rentre au château, afin de ne pas éveiller de soupçons... Tout à l'heure, je reviendrai près de Pauline.

LE CURÉ.

Allez, Madame, à bientôt.

HORTENSE.

A bientôt, M. Hébrard !.. (Le curé entre dans la ferme, Hortense va vers la grille, près de laquelle elle se rencontre avec Debray. — A part.) Ciel ! Debray !

SCÈNE VI.

HORTENSE, DEBRAY.

DEBRAY, prenant la main d'Hortense.

Eh bien ! vous la quittez ?

HORTENSE.

Qui donc ?..

DEBRAY.

Elle... Pauline !

HORTENSE.

Vous savez...

DEBRAY.

Oui... maintenant, vous êtes libre, vous n'avez plus à vous cacher de moi... donnez-lui tous vos soins... Elle est souffrante ?..

HORTENSE.

Oui... beaucoup !

DEBRAY.

Elle a eu tort de venir ici... L'émotion qu'elle y a trouvée devait être dangereuse...

HORTENSE.

Et vous ne m'avez pas dit que vous l'aviez vue, que vous l'aviez reconnue !..

DEBRAY.

Non... Et pourtant, je l'ai vue avant vous ; avant vous, j'ai entendu le cri qui lui est échappé...

HORTENSE.

Et vous n'êtes pas allé près d'elle ?..

DEBRAY.

Sois-je maintenant si, chaque fois qu'elle se moulera à mes yeux, je ne vertai pas à ses côtés.

tés cet homme qui n'a su comprendre ni la cause de mon silence, ni celle de mon éloignement, et qui me forcera peut-être un jour d'oublier tout ce que je me suis promis pour ma fille. Savais-je, enfin, s'il ne l'avait pas suivie ?

HORTENSE.

Oh ! Debray, vous êtes plus sévère que votre douleur et la justice ne vous le commandent !.. Non, cet homme ne l'a pas suivie... cet homme, elle l'a fui pour toujours... et depuis long-temps ce n'est pas lui qu'elle aime !..

DEBRAY, amèrement.

Et qui donc ?

HORTENSE.

Vous !

DEBRAY.

Moi !.. ce n'est guère son mari qu'on se reprend à aimer.

HORTENSE.

Il en est ainsi, pourtant.

DEBRAY.

Que diraient ceux qui ne connaissent pas autre malheur, s'ils la savaient là, dans cette ferme, au lieu d'être avec nous !.. Vous voyez qu'à chaque pas, à chaque instant, tout peut se découvrir aux yeux du monde. (A part.) Malheureuse mère !.. (Haut.) Tenez, Hortense, voilà M^{lle} Monnier qui vient vous chercher et qui se retire en me voyant... Elle vous a demandée, sans doute... elle est plus souffrante, peut-être... Allez !.. mon Dieu, mais vous savez bien que je vous approuve de lui donner vos soins !..

HORTENSE, avec joie.

Debray, vous l'aimez toujours !

DEBRAY.

Allez, Hortense, allez.

SCÈNE VII.

DEBRAY, seul.

Oh ! oui, je l'aime encore ; oui, tous mes efforts pour l'oublier sont inutiles... oui, quand ma fille me redemande sa mère, mon cœur se brise et je me détourne pour cacher mes larmes !.. Mais partira-t-elle en me croyant sans pitié... inflexible... Oui, oui, il le faut.

LOUISE, dans la coulisse.

Papa ! papa !

DEBRAY.

Ma fille !

(Louise arrive en courant et se jette dans les bras de Debray, qui s'est éloigné de la ferme.)

SCÈNE VIII.

DEBRAY, LOUISE.

LOUISE.

Ah ! je te trouve, enfin !

DEBRAY.

Pourquoi donc as-tu couru ainsi ?

LOUISE.

Pour échapper à M. Frémont, qui est là-bas dans l'averse... Et puis, je savais que tu étais par ici... je sais bien aussi pourquoi tu es venu.

DEBRAY.

Et pourquoi ?

LOUISE.

Pour voir si tu rencontrerais cette dame qui m'a fait peur ce matin... Eh bien ! je te dirai que ma bonne croit qu'on a mené cette dame dans la ferme.

DEBRAY, à part.

Grand Dieu ! (Haut.) Mais non, tu te trompes, mon enfant... il n'y a aucune personne étrangère à la ferme.

LOUISE.

Cette pauvre dame, elle avait l'air malade... Viens voir si elle est à la ferme ; veux-tu ?..

DEBRAY.

Non, mon enfant, non, nous ne connaissons pas... (A part.) Ah ! mon Dieu ! et je ne puis mener sa fille dans ses bras !.. (L'enfant est allée près de la ferme, cherchant à voir et à entendre.) Viens, Louise, viens !..

LOUISE.

Pourquoi ne veux-tu pas ? cette pauvre dame !

DEBRAY, la prenant dans ses bras.

Elle aura continué sa route, vois-tu... oui, elle n'est plus ici.

LOUISE.

Tu pleures, en me disant ça, papa !..

DEBRAY.

Viens, viens !..

DARRELLE, dans la coulisse.

Eh ! Debray !

DEBRAY.

Cette voix !..

LOUISE.

C'est M. Darbelle !

DEBRAY.

Darbelle !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES. DARRELLE, UN PAYSAN, qui porte une valise.

DARRELLE.

Moi-même, mon ami ; je viens passer quelques jours avec toi.

DEBRAY.

C'est très bien !..

DARRELLE.

Cette chère enfant !.. Embrasse-moi !.. ma bonne petite !..

L'ENFANT.

Oui, M. Darbelle.

DEBRAY.

Je ne t'attendais pas.

DARRELLE.

Je m'en doute bien.

DEBRAY.

Allons, viens... que je t'installe...

DARRELLE.

Tout à l'heure... il faut que je cause avec toi, en particulier... ici même.

DEBRAY.

Ah !..

DARRELLE, au Paysan.

Mon brave homme, portez mes effets chez M. Debray.

DEBRAY, à Louise.

Mon enfant, tu vas le conduire, n'est-ce pas ?

LOUISE.
Volontiers, père... (Au paysan.) Voulez-vous
me saisir?..

(Elle sort avec le paysan.)

SCÈNE X.

DEBRAY, DARBELLE.

DEBRAY.
Nous voilà seuls.

DARBELLE.
Hélas! mon cher Debray!..

DEBRAY.
Qu'y a-t-il, Darbelle?

DARBELLE.
Regarde-moi bien, Debray... Est-ce que tu ne
me trouves pas changé des pieds à la tête, phy-
siquement et moralement parlant?

DEBRAY.
Mais non.

DARBELLE.
Comment, tu ne me trouves pas un air étran-
ge... un oeil hagard... un visage renversé?..

DEBRAY.
Que t'es-t-il donc arrivé?

DARBELLE.
Hélas! mon ami... ma femme!.. ma femme à
moi!.. renvoyée, exilée, perdue... tout ce qu'il
y a de plus perdu!..

DEBRAY.
Que dis-tu?

DARBELLE.
Et mon cousin l'officier, une halle dans le
bras... de ma main!

DEBRAY.
Se peut-il?

DARBELLE.
Plus moyen de douter, mon cher, c'était clair
comme en plein midi!.. Alors, tu comprends
qu'il a fallu se montrer... Oh! de ce côté-là, je
me suis montré, et crânement, je puis le dire...
Après quoi, j'ai chassé Euphémie, en lui don-
nant ma malédiction... Tout cela, joint à une très
forte jaunisse que j'ai eue... m'a distraît pendant
quelque temps d'une pensée que j'avais là.

(Il montre son front.)

DEBRAY.
Quoi donc?

DARBELLE.
Oui, depuis long-temps, j'avais formé le pro-
jet de réparer la sottise que j'avais faite à Dieppe,
quand je présentai le fringant de Varennes...
Ah ouï! un sottise...
DEBRAY.

DEBRAY.
Ce n'est pas ta faute, ils se seraient réunis
sans toi, peut-être.

DARBELLE.
Non, Debray, non!.. car alors, comme de-
puis, elle le fuyait, oui, elle le fuyait, tandis
qu'il s'obstinait! Oh! je sais tout cela mieux que
toi! mes renseignements sont bons, mes infor-
mations sont bien prises... en un mot, j'ai su
que ta femme quittait Paris, j'ai su la route
qu'elle prenait, et j'ai deviné qu'elle viendrait à
Ferrières.

DEBRAY.
Comment, tu sais...

DARBELLE.

Je suis qu'elle est ici... et en même temps,
j'ai découvert que M. de Varennes allait se met-
tre en voyage... il va la suivre encore, me suis-
je dit... Là-dessus, je lui ai écrit que s'il sortait
de Paris, je regarderais cela comme une pro-
vocation à moi adressée... Il m'a répondu;
sais-tu ce qu'il m'a répondu?... que j'étais un
imbécille!.. Et il est parti; donc, il m'a pro-
voqué.

DEBRAY.
Et tu crois qu'il viendrait.

DARBELLE.
Je ne crois pas, je suis sûr que ce matin, il
est arrivé à la petite ville voisine, qu'il en est
sorti et qu'il va venir par ici.

DEBRAY.
Cet homme! toujours cet homme! Le mal-
heureux!.. il ignore donc?..

DARBELLE.
Il ignore que tu es dans ce pays... et il m'y
trouvera... J'ai quelque chose à lui dire, et je
le lui dirai, fût-il escorté des cinq cent mille
fashionables qui se pavent sur le boulevard de
Gand!.. J'en ai assez de toutes ces histoires de
maris trompés, sans compter la mienne, qui en
vaut bien un autre! Il faut que cela finisse!

DEBRAY, à part.
Oni, oui, il a raison!.. Allons, il était écrit
que malgré moi... Mais ceci ferait tomber les
résolutions les plus sages.

DARBELLE.
Tu n'oublieras pas qu'il m'a traité d'imbé-
cille?... Je veux qu'il se rétracte et qu'il se re-
mette en route!.. S'il ne veut pas, eh bien! je
suis en verve, moi!.. Nous verrons!

DEBRAY, à part.
Oui, oui, là, je trouverai ce qu'il me faut.

DARBELLE.
Où vas-tu donc?

DEBRAY.
Je te rejoindrai.

DARBELLE.
Que vas-tu faire?..

DEBRAY.
Tu le sauras bientôt.

SCÈNE XI.

DARBELLE.

Ah fait, j'aime autant être seul! Je ferai en-
tendre à de Varennes la voix de la raison... Je
lui parlerai; il m'écoutera, il retournera à Pa-
ris... Et vous verrez que je finirai par réconci-
lier Debray et sa femme... car sa femme n'est
pas comme la mienne, elle est encore digne de
l'estime de tous, tandis qu'Euphémie... O sou-
venir plein d'amertume!.. Imprudente Euphé-
mie!.. Quand j'y pense... je ne tiens pas en
place... Ah ça! mais, le diable m'emporte! voici
de Varennes. J'espère que mes prévisions sont
d'une singulière exactitude! Nous nous rencon-
trons à soixante lieues de Paris, comme si nous
avions pris rendez-vous à la rotonde du Palais-
Royal... Par ici! M. de Varennes, par ici!

DE VARENNES.

DARBELLE!

SCÈNE XII.

DARBELLE, DE VARENNES.

DARBELLE.

Voire très humble serviteur, M. de Varennes.

DE VARENNES.

Comment! c'est vous, M. Darbelle? Par quel hasard?

DARBELLE.

Par quel hasard? Je suis venu me promener dans ce pays... par hasard, comme vous dites, ou plutôt comme un imbécille... Vous comprenez?..

DE VARENNES.

Parfaitement, M. Darbelle... Il paraît que vous me gardez rancune pour une expression motivée peut-être par la prétention que vous aviez de me retenir à Paris...

DARBELLE.

Vous croyez! J'espère que vous allez y retourner, à Paris!..

DE VARENNES.

Vraiment!

DARBELLE.

Oui, je vous le conseille...

DE VARENNES.

Ab!

DARBELLE.

Vos recherches et vos démarches sont parfaitement inutiles...

DE VARENNES.

Cela me regarde, Monsieur!..

DARBELLE.

Et moi donc, Monsieur?.. moi qui vous ai vanté, prôné, en véritable étourneau que j'étais... Mais un instant... aujourd'hui, j'ai le droit de vous dire: Mon cher, assez de folies comme ça!.. Laissons tranquilles les femmes qui ne veulent pas nous écouter!..

DE VARENNES.

Eh! Monsieur!..

DARBELLE.

Oh! vous m'entendez... On se fatigue à la fin, messieurs les Adonis!.. Avec vos gants jaunes, vos moustaches et vos airs pimpants, vous venez nous prendre nos femmes, et nous faire rire au nez, comme cela m'est arrivé, à moi qui vous parle, ou nous rendre malheureux comme ce pauvre Debray, et il faudra vous laisser faire!

DE VARENNES.

Que prétendez-vous donc?

DARBELLE.

Ce que je prétends?.. Vous êtes gentil, ma foi!.. Je prétends que vous retourniez à Paris, voilà!.. Je prétends que vous cessiez vos poursuites envers une pauvre femme qui a voulu vous échapper.

DE VARENNES.

Eh! bon Dieu! vous faites bien attention aux femmes des autres, mon cher... Vous feriez mieux de veiller sur la vôtre...

DARBELLE.

Que c'est mesquin... de me parler de ma femme!.. Vous savez donc que mon cousin l'officier...

DE VARENNES.

Eh! Monsieur, s'il n'y avait que votre cousin l'officier...

DARBELLE.

Il y en a eu d'autres?... Hein?... antérieurement?... En effet, vous pourriez le savoir, vous... car vous veniez souvent nous voir... Il a ri... il a ri...

DE VARENNES.

Qu'en voulez-vous conclure?

DARBELLE.

Quel soupçon!.. Ah! Euphémie, Euphémie... Oh! ce serait... Oh! Euphémie! Monsieur, il ne s'agit plus de ma coupable épouse à l'heure qu'il est, mais bien d'une bonne et douce brebis que vous poursaivez sans pitié... Monsieur, il faut que cela ait un terme.

DE VARENNES.

Eh! Monsieur, ce n'est pas vous que cela regarde!..

DEBRAY, qui s'est approché d'eux et qui a déposé sur le banc une boîte à pistolet.

Vous avez raison, c'est moi,

SCÈNE XIII.

DARBELLE, DEBRAY, DE VARENNES.

DEBRAY.

Cette femme dont on vous parle, elle est là! vous ne vous êtes pas trompé en suivant ses traces.

DE VARENNES.

Monsieur, si j'ai suivi cette femme, c'est que je la savais abandonnée de tous.

DEBRAY.

Vous avez une singulière puissance sur notre destinée. Vous avez séparé l'épouse et la mère de l'enfant et de l'époux!.. Vous m'avez forcé de m'exiler du monde, emportant dans ma retraite des ressentiments que j'étouffais dans mon âme, de peur qu'en éclatant, ils ne vinsent à ternir un nom que je voulais faire respecter par ma fille!.. Et rien n'a lassé votre persévérance, et vous voilà encore!.. Mais vous ne savez donc pas ce que j'ai dévoré de colère!.. Je remerciais Dieu de vous dérober à mes regards; je vous aurais tué si le hasard vous avait conduit en présence de mon enfant, que vous avez privée de sa mère!..

DARBELLE.

Debray!..

DEBRAY.

Allons, Monsieur, il faut quitter cette place... nous nous sommes rencontrés encore une fois, mais ce doit être la dernière! Il faut un terme à cette existence que vous nous avez faite à tous, existence de solitude et d'abandon, de déshonorantes poursuites et de remords que vous devriez respecter!..

DARBELLE.

Lui! se battre!

DE VARENNES.

Un duel!..

DEBRAY.

Oui, un duel!.. Je vous ai dit qu'elle était là, dans cette ferme!.. Lorsqu'elle en sortira,

il faut que son chemin soit libre à travers le monde, qu'elle ne vous rencontre plus sur son passage ; ou bien il faut que je succombe pour échapper à cette odieuse situation... Allons, Monsieur, venez, car si cette porte s'ouvrait, je vous jure que nous n'irions pas plus loin !..

DE VARENNES.

Monsieur, Dieu m'est témoin qu'aucune pensée de crainte ne me domine ; mais, songez-y, vous surtout, vous avez souffert ; ne m'entraînez pas à ce duel !..

DERRAY.

Allons, Monsieur, point de fausse générosité. Songez à vous-même..

DE VARENNES.

Eh bien ! Monsieur, je suis à vos ordres.

DERRAY.

Tiens, Darbelle, prends ces armes... (Au moment où il prend la boîte, il aperçoit son enfant dans l'aveue.) Ma fille !.. Je vous rejoins... derrière le mur du parc. Partez à l'avance, pour ne pas éveiller les soupçons.

DARBELLE.

C'est bien, nous allons l'attendre.

DERRAY, à de Varennes.

Dans quelques minutes, je suis à vous... Allons embrasser ma fille !..

DARBELLE, à part.

Ah ! avant mon cousin l'officier, c'était lui !..

DE VARENNES.

Eh bien ! Monsieur ?

DARBELLE.

Venez, Monsieur, venez ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LE CURÉ, HORTENSE, PAULINE, LA MÈRE MONNIER, LE PÈRE MONNIER.

(Pauline entre péniblement en scène, appuyée sur le bras d'Hortense. La mère Monnier apporte un fauteuil, sur lequel Pauline s'assied.)

LE PÈRE MONNIER, à sa femme, en entrant.

Sois tranquille, femme, je vais faire la commission. (Il sort par le fond.)

HORTENSE, à Pauline.

Allons, l'air te fera du bien. (Bas au Curé.) Comme elle est pâle, M. Hébrard !..

LE CURÉ, bas.

Hélas ! (Haut.) Eh bien ! Pauline, notre présence doit vous consoler un peu ?..

PAULINE.

Oh ! oui, vous ne me manquez jamais, vous autres !.. vous êtes si bons !.. Je respire mieux, ici... mais je ne voudrais pas être vue... je crains...

HORTENSE.

Sois tranquille.

PAULINE.

Vous serez bientôt débarrassés de moi... Je vais partir.

HORTENSE.

Pas sitôt, j'es père.

PAULINE.

Aujourd'hui même... j'ai prié le père Monnier de s'informer d'une voiture...

HORTENSE, bas au Curé.

Elle ne peut pas s'en aller, M. Hébrard, regardez-la !..

PAULINE.

Qu'est-ce que tu dis, Hortense ?

LE CURÉ.

Nous pensons que vous êtes faible, souffrante, et qu'il vous faudrait du repos.

PAULINE.

Du repos !.. oui, j'en ai besoin !

LE CURÉ.

Pauvre Pauline, ne partez pas... Venez là, à mon presbytère... venez-y comme si vous étiez ma fille, car je vous aime comme un père. Ne partez pas !

HORTENSE.

Et où veux-tu donc aller ?

PAULINE.

Je ne dois pas rester ici. (Moment de silence.) Je vous parle comme je parlerais à Dieu, monsieur Hébrard... J'ai retrouvé pour Debray l'affection la plus tendre, la plus profonde... Vous voyez que je suis punie bien cruellement, car il ne me croirait pas... et tout est fini entre nous, et ma fille ne me sera pas rendue !..

LE CURÉ.

Non enfant, l'aveur à ses secrets et ses consolations.

PAULINE.

L'aveur ? Regardez-moi donc, Monsieur, vous verrez si je puis attendre long-temps !..

HORTENSE, au Curé.

Ah ! je vais me jeter aux genoux de Debray, le supplier, lui arracher une parole de pardon et d'oubli, car je ne puis la voir partir ainsi.

LE CURÉ.

Oui, oui.

PAULINE.

Vous voyez bien qu'il faut renoncer à toute espérance, puisque votre amitié a échoué contre le ressentiment de Debray ! Et pourtant, j'en suis sûre, vous avez parlé du fond du cœur pour la pauvre mère abandonnée... Bonne Hortense ! tu aimeras ma fille pour moi, n'est-ce pas ?.. Avant de nous séparer pour jamais, peut-être, promets-moi que tu reviendras ici, et que tu m'apporteras quelque chose d'elle... des cheveux, quelque objet qu'elle ait porté, qu'elle ait touché... car tu peux la voir, l'embrasser... Ah ! que tu es heureuse, toi !

(Elle pleure sur l'épaule d'Hortense.)

HORTENSE, l'embrassant.

Pauvre mère !..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE PÈRE MONNIER.

LE PÈRE MONNIER, tirant le Curé à part.
M. Hébrard !

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il, mon ami ?

LE PÈRE MONNIER.

Tout à l'heure, en allant à la poste, j'ai vu M. Durbelle avec deux messieurs... ils avaient l'air en colère, ils prononçaient tout haut le nom de M. Debray ; je me suis approché sans être vu, et j'ai entendu que M. Durbelle disait :

Puisqu'il faut un autre témoin, je le trouverai. Là-dessus, il est entré chez M. Fauvel, et je suis parti pour vous avertir.

LE CURÉ.

Grand Dieu !.. Et vous croyez qu'ils sont encore chez M. Fauvel ?

LE PÈRE MONNIER.

Dame ! je le pense, M. le Curé.

LE CURÉ, à part.

Un duel, peut-être ?.. Il faut que je sache... (Haut.) Pauline, je vous quitte, mais pour quelques instans seulement. Vous, Hortense, suivez-moi ; vous pouvez m'être utile.

HORTENSE.

Qu'y a-t-il donc, M. Hérrard ?

LE CURÉ.

Rien, rien... mais venez, venez !

HORTENSE, à Pauline.

Je vais revenir, Pauline, je l'apporterai ce que tu m'as demandé.

(Elles s'embrassent ; Hortense sort vivement avec le Curé et le père Monnier, qui les conduit.)

SCÈNE XVI.

PAULINE, seule.

Qu'ont-ils donc ?.. Ils se cachaient de moi... Ah ! si mon enfant revenait... là... seule, et que nul ne pût s'y opposer, toute faible que je suis, je l'emporterais... oh ! oui, je l'emmenerais !.. (Debray paraît et s'avance vers le fond.)

SCÈNE XVII.

PAULINE, DEBRAY.

PAULINE, à part.

Debray !

DEBRAY, voulant s'éloigner.

Pauline !..

PAULINE.

Ah ! Monsieur !.. un mot... un seul mot !.. Par pitié, ne vous éloignez pas sans m'entendre.

DEBRAY.

Qu'avez-vous à me dire, Pauline ? que vous avez détruit notre bonheur, notre repos...

PAULINE.

Où, je le sais... mais notre enfant vous reste... à vous !..

DEBRAY, faisant un mouvement.

Notre enfant !.. (A part.) Ah ! hientôt, peut-être, il ne lui restera plus que sa mère !

PAULINE.

Avant de vous quitter... lorsque je vais traîner ma vie loin de ceux que j'aime... loin de ma fille... ne pourrai-je, au moins, l'embrasser !.. Ah ! Debray, vous ne pouvez... non, tu ne peux me refuser cette dernière consolation... Quand je l'aurai revue... embrassée... je m'éloignerai, tu ne me reverras plus... C'est mon devoir... et pourtant... mon cœur tout entier reste ici !

DEBRAY.

Votre cœur !..

PAULINE.

Debray... Debray... à travers ces larmes ne peux-tu lire dans mon regard que je t'aime... que je t'aime que toi ! (Debray fait un mouve-

ment.) Oh ! ce n'est pas pour l'arracher une parole de pardon que je te dis cela... puisque je vais partir, puisque nous sommes séparés pour toujours !.. Mais, avant ce dernier adieu... écoute-moi... laisse-moi te dire que j'étais insensée, lorsque je croyais que mon cœur n'était pas à toi tout entier ! Ah ! oui, va... j'expie bien cruellement le crime de t'avoir méconnu !..

DEBRAY.

Pauline... j'ai besoin de vous croire... La voix du devoir, quoique tardive, s'est fait entendre... j'en remercie le ciel ! Écoutez-moi... les moments sont précieux... et chacune de mes paroles est solennelle... Pour que l'oubli puisse trouver place dans mon âme... il faut que l'homme que le malheur a placé entre nous disparaisse du monde... car je ne veux rougir devant personne... car, en vous tenant au bras... il ne faut pas qu'un autre puisse dire jamais qu'il vous a fait battre le cœur !

PAULINE.

Pourquoi parler de cet homme, de ce mauvais génie attaché à mes pas ?..

DEBRAY.

Pourquoi ? Parce qu'il vous a suivie encore une fois, parce qu'il est ici !..

PAULINE.

Ici !.. Mais c'est donc ma mort qu'il demande ?..

DEBRAY.

C'est la mort qu'il est venu chercher !

PAULINE.

Que dis-tu ?..

DEBRAY, d'un ton solennel.

Pourtant... je puis succomber dans la lutte !..

PAULINE.

Ciel !..

DEBRAY.

Je serai heureux d'emporter cette idée que notre enfant, du moins... notre enfant, qui n'aura plus que vous... pourra, sans rougir, embrasser sa mère !

PAULINE.

Debray !.. non... non... tu ne te battras pas... il te tuera !.. Conduis-moi près de lui... que je l'accable, devant toi, de mon mépris !.. Que te faut-il encore ?..

DEBRAY, d'une voix terrible.

Il me faut sa vie !.. Pauline !.. Si tu veux qu'un jour je puisse te tendre cette main en signe de pardon... il faut qu'il meure !.. (On entend la détonation d'un pistolet.) Qu'entends-je !..

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE CURÉ, HORTENSE ; puis DARBELLE.

LE CURÉ, à Hortense.

Venez, Hortense, venez !..

HORTENSE, apercevant Debray et poussant un cri de

Joie.

Ciel ! Debray ! Ce n'était pas lui !

DEBRAY.

Qu'y a-t-il donc ?

LE CURÉ.

Il y a, mon ami, que nous vous cherchions par-

tout... On nous avait parlé d'une rencontre... mon cousin l'officier... Oh! alors, je suis sorti d'un duel...

DEBRAY, agité.

Un duel!.. En effet... Et ce coup de feu...
(Il veut sortir.)

LE CURÉ, l'arrêtant.

Où courez-vous ?

DEBRAY.

Venger mon honneur !

DARDELLE, arrivant tout effaré.

Ton honneur ?.. Il est vengé !

DEBRAY.

Explique-moi...

DARDELLE, allant toujours regarder au fond.
C'est facile à dire... mais j'ai trois gardes champêtres à mes trousses... Ils voulaient m'arrêter au nom de la loi... j'ai laissé les témoins transportant le corps de de Varennes !

DEBRAY.

Tu l'as tué ?..

DARDELLE.

Oui, je l'ai tué !.. Il m'a avoué qu'avant-

mon cousin l'officier... Oh! alors, je suis sorti des gonds... Tu n'arrivais pas... j'étais cause d'une partie de tes malheurs... Bref! j'ai fait d'une pierre deux coups... c'est-à-dire... d'un coup... deux... Je ne sais plus ce que je dis... Sapristi!.. Pourvu que les gardes champêtres aient perdu mes traces !

DEBRAY, regardant Pauline.

Mort! mort! (Il lui tend la main.)

LE CURÉ, à Debray.

Bien, mon ami, ainsi que Dieu, l'homme doit savoir pardonner...

PAULINE, dans les bras de Debray.

Bonne Hortense !

HORTENSE.

Je te disais bien que tu ne partirais pas !..

DEBRAY.

Pauline... viens embrasser ton enfant!..

DARDELLE, essayant une larme.

J'ai bien envie de pardonner à Euphémie!..

FIN.